

Dossier

Les 7 péchés capitaux

Évocation de chacun d'eux par la narration



Vitraux

Balade à travers
le canton (I)



EXPO.02

Morat:
l'ange passe plutôt bien!

Brisons les chaînes!

Le grand public les a (re)découverts - du moins en a-t-il alors appris la liste - voici quelques années, à l'occasion de la sortie sur les écrans d'un film qui fit passablement de bruit: *Seven*, avec notamment, au générique, le beau Brad Pitt. Dans ce polar, au demeurant bien ficelé, un tueur en série exécute ses victimes au gré de mises en scène illustrant tour à tour l'orgueil, l'envie, la colère, l'avarice, la paresse, la gourmandise et la luxure. C'est ainsi que les sept péchés capitaux sont redevenus, le temps d'un succès cinématographique, d'une certaine actualité. De là à être à nouveau élevés en références...

Car il faut bien l'admettre: à l'entame du XXI^e siècle, lesdits péchés - déclarés capitaux à l'instar de la peine du même nom... -, desquels découleraient tous les autres péchés, jugés, eux, secondaires ou «véniels», lesdits péchés font figure de «vieilles». Et rares sont les connaisseurs suffisamment éclairés pour savoir d'où ils «tombent». D'aucuns - une majorité certainement - chercheraient leur mention dans les Ecritures - amalgame, ou confusion, avec les Dix Commandements. Erreur! Les sept péchés en question n'ont rien de biblique. D'ailleurs, à l'origine, ils n'étaient pas sept, mais huit, et ne coïncidaient pas exactement avec ceux contenus dans la liste dont nous disposons aujourd'hui.

L'établissement de l'inventaire de base remonte au III^e siècle, et est l'œuvre des Pères du Désert. Un millénaire plus tard, après «réajustement» ou adaptation aux

mœurs, Thomas d'Aquin arrête le répertoire qui a prévalu jusqu'à nos jours. Lors de cette «révision», l'envie, absente préalablement, remplace la tristesse, et la paresse supplante l'acédie - sorte de découragement spirituel -, en vigueur initialement, aux premiers temps de l'Eglise. A noter une hiérarchie dans cette énumération: s'ils sont tous qualifiés de «capitaux», certains parmi les sept péchés mis en avant sont encore plus «capitaux» que

«Après avoir longtemps inondé les confessionnaires, la culpabilité, avec ce qu'elle recèle, dans l'inconscient, de paralysant, d'enfermant, fait aujourd'hui la fortune des cabinets de psychothérapeutes»

d'autres. L'orgueil et l'envie viennent ainsi en tête de gravité, et sont considérés comme vices irrécupérables; la colère, l'avarice et la paresse sont, elles, «moyennement primordiales», et précèdent la gourmandise et la luxure, jugées moins répréhensibles.

Cette liste a-t-elle encore une quelconque modernité? A l'heure où la gourmandise - même celle de nos animaux domestiques! - est flattée, louée par une publicité qui en fait ses choux gras, où la luxure est érigée en art de vivre, où l'orgueil s'apparente à une qualité que l'école et le sport s'emploient à développer, et où les vertus curatives de la colère exprimée sont recommandées par

les psychologues, on peut raisonnablement douter de la réalité de son impact direct. Reste... Reste qu'on ne gomme pas l'influence et le poids de dizaines de siècles en trois coups de cuillère à pot. Après avoir longtemps inondé les confessionnaires, la culpabilité - au même titre que l'absence de confiance (en soi et en les autres), l'interdiction du plaisir, etc. -, la culpabilité, avec ce qu'elle recèle, dans l'inconscient, de paralysant, d'enfermant, fait aujourd'hui la fortune des cabinets de psychothérapeutes. Bon été quand même! Profitez sans arrière-pensée ni sentiment de faute - vous ne volez rien! - des instants bénis où il est... capital (!) de paresser. Cela s'appelle les vacances, et cela relève d'un droit depuis plus de soixante ans!



Maîtres-mots

“Sur ton dos
phalène dangereuse
ta nuque tremble
ton ventre tremble
tes cuisses tremblent
cinquième dimension
septième porte du ciel
sixième étage
deuxième porte à droite
cinq heures du matin
seul sur le grand lit
je pense à toi
perdue tout là-bas
dans tes rêves”

Arthur H,
Onirique attaque



AVARICE

Les peaux de chagrin

A vendre

Très beau manteau de dame
en fourrure de lapin
Peu porté - Prix à discuter
Tél. 01 02 03 (Heures de bureau)
Demander Gilberte Krabber

Tout avait commencé lorsque Gilberte croisa sa concierge aux Galeries Saint-Hubert. Ce fut un choc! Madame Beulemans, qui d'ordinaire était

vêtue de son éternel fourreau, recouvert d'un vieux chandail rapiécé, de telle sorte qu'il n'était pas utile qu'elle tienne un balai à la main pour que sa fonction fut connue d'un éventuel visiteur, Madame Beulemans, concierge du numéro 59 de la rue du Champ-d'Oiseau, arborait en cette fin de journée un magnifique manteau en lapin. Elle avait le regard fier et prenait une attitude affectée lorsque le compagnon qui avait le privilège de lui tenir le bras posait sur elle un regard amoureux et lui chuchotait quelques mots tendres à l'oreille.

Comme il faut bien inverser les rôles de temps à autre, Gilberte ne put résister à une curiosité digne de la «corporation des gardiens d'immeubles de la ville» et se mit à suivre le couple. Sa filature fut de courte durée, car la dame «en lapin» pénétra avec son chevalier servant dans le hall du Théâtre Royal.

«Eh bien, elle ne se refuse rien, celle-là!», pensa Gilberte. *Le manteau, et maintenant le théâtre!*» N'en

«Toucher à son capital étant le cauchemar que Gilberte redoutait le plus, elle n'allait donc pas, en pleine conscience, financer son projet de cette manière»

déduisons pas que Gilberte soit opposée à la culture, mais voyons plutôt en ce mouvement d'humeur un signe trahissant quelque jalousie. Toutefois, ne le lui faisons pas remarquer, elle le nierait vigoureusement.

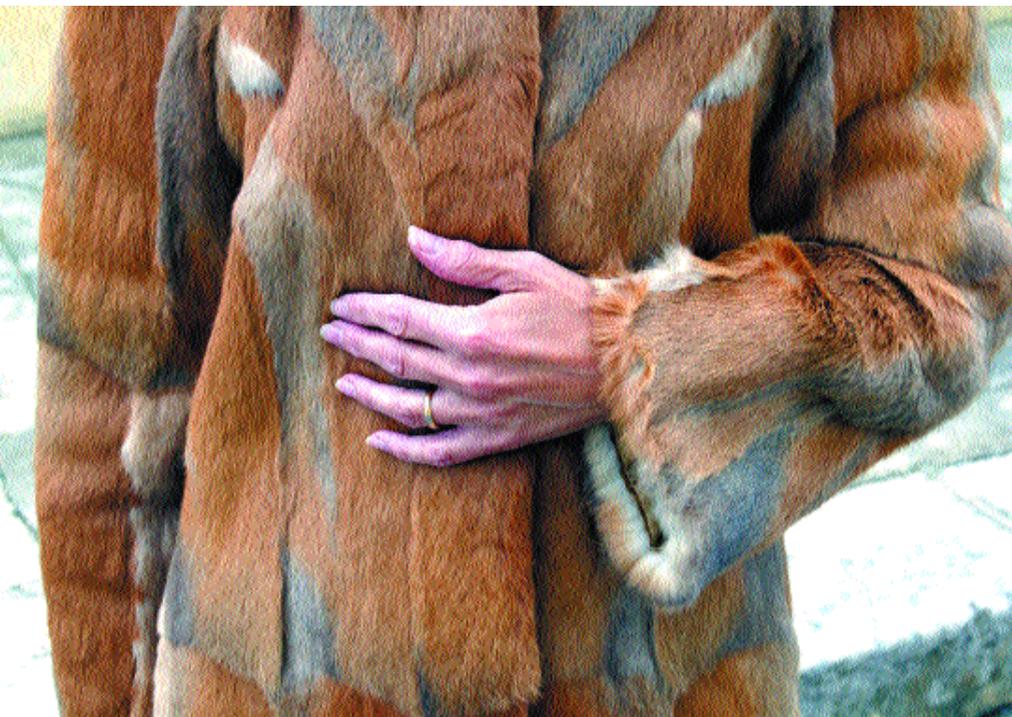
Après une nuit peuplée de léporidés, Gilberte fut tirée de son sommeil par le vacarme des poubelles que Madame Beulemans sortait sur le trottoir. En buvant son extrait de chicorée - le prix du café était un véritable scandale! -, Gilberte réfléchissait à la manière d'acquérir, elle aussi, un manteau en fourrure. Certes, avec son emploi de secrétaire de direction, elle possédait plus de moyens que sa concierge. En outre, vivant seule - les hommes sont si enfants et les enfants si dispendieux -, elle pourrait s'en procurer un chez «Boven & Beneden Fourrures».

Mais toucher à son capital étant le cauchemar que Gilberte redoutait le plus, elle n'allait donc pas, en pleine conscience, financer son projet de cette manière. Lui vint

alors une idée, géniale, comme seules peuvent en naître dans le cerveau des vieilles filles pingres et cupides. Elle allait proposer à son père - qui vit à la campagne et possède des lapins - une formation en tannerie et à sa mère, des cours de mécanique en fourrure. «Ces deux-là ne font plus rien depuis qu'ils sont à la retraite», pensa-t-elle pour se justifier. «De plus, cela leur donnera l'occasion de dépenser un peu du fruit de leur pension», songea-t-elle pour se rassurer.

C'est ainsi que, sans bourse délier, Gilberte posséda aussi son manteau en fourrure. Elle remercia ses braves parents d'un baiser qu'elle déposa sur le front de chacun et, sans plus tarder, se rendit aux Galeries Saint-Hubert. Peut-être y croiserait-elle sa concierge? Un jour tel que celui-là, elle s'autorisa exceptionnellement un gâteau sur la terrasse du salon de thé situé en face du Théâtre Royal. Elle le dégusta (au prix où on le vendait!), son manteau sur le dos, ayant refusé catégoriquement que le garçon le lui retire pour le suspendre à une patère.

Ce qu'elle ne sut pas, car ses parents avaient omis de le lui préciser, c'est qu'ils étaient parvenus à apprendre les rudiments de leur nouvel art sans porter atteinte à leur bas de laine; c'est dire que leurs compétences restèrent assez limitées.



Photos: P. Bohrer



Gilberte en fit la cruelle expérience lorsqu'elle leva le bras pour demander l'addition au sommelier. Ce dernier ne put réprimer un sourire en apercevant cette femme dont le bras maigre était maintenant nu, excepté le poignet, recouvert par un manchon de lapin, vestige de ce qui fut une manche. Gilberte n'osait plus bouger, craignant qu'un geste de plus ne porte un coup fatal au fragile assemblage maternel des peaux paternelles. Le soir même, Gilberte passa une annonce dans le journal, afin de vendre ce qu'il restait de son manteau et récupérer l'argent qu'elle n'avait pas dépensé. Et plus jamais, elle n'adressa la parole à sa concierge.

Epilogue

Bien qu'ayant été inspiré par quelques anecdotes vécues, le personnage de Gilberte est imaginaire. Si quelqu'un se reconnaît en elle, ce ne serait que pure coïncidence. En ce qui me concerne, je n'en connais point, car comme l'écrivait Charles de Saint-Evremond en 1693: «On trouve d'illustres scélérats, mais il ne fut jamais d'illustres avares.»

François Rossier ■

COLERE

PRUF, 2' EST PRUF!

«Alors papa, tremblant de fureur, se retourna et saisissant sa femme par le cou, il se mit à la frapper avec l'autre main de toute sa force en pleine figure.»

Qui ne se souvient pas de cette nouvelle de Maupassant ou encore du film de Robert Enrico intitulé «Le vieux fusil», dans lequel le Docteur Dandieu (Philippe Noiret) tue un à un les SS qui viennent de massacrer sa famille et tout un hameau? Ou encore de tous ces faits divers qui vous font «monter les tours», comme on dit par ici! Pourquoi sommes-nous à même de les retenir, de les ressortir, de nous les approprier dans nos rapports les uns avec les autres? Peut-être parce que cet état dépasse l'entendement et qu'il donne à l'homme une entité, une harmonie étonnante, angoissante? «La colère comme toutes les passions, est d'abord un état du corps. Celui-ci est interprété ensuite», déclare Nietzsche dans ses œuvres posthumes.

Curieusement, la colère démesurée, sans aucune règle, donnerait à l'homme l'étonnante capacité d'être un! Etonnante harmonie, mais pourquoi pas? Ce genre d'approche a ma préférence sur toutes les tentatives qui essaient de rationaliser, d'expliquer ou de décrire ce qu'est la colère. Derrière ces tentatives, on sent à chaque fois le désir d'atténuer, de maîtriser une partie de nous que nous ne maîtrisons pas; et ce, n'en déplaît à Aristote qui déclare qu'elle est nécessaire «parce qu'on ne triomphe de rien sans elle, si elle ne remplit l'âme, si elle n'échauffe le cœur; elle doit donc nous servir, non comme chef mais comme soldat.» Question: s'agit-il dans ce cas de colère lorsqu'on la met au service de la raison? Non!

Aussi, je dois m'exposer! Si on s'attelle à voir ce que peut signifier la colère, je me dois de vous dire l'une de mes colères, l'un de mes cris de rage, ce qui pourrait me faire prendre un fusil et commettre une «bêtise».

Ça s'est passé tout récemment à la lecture d'un papier du *Temps*. J'y lis que Monsieur Jürg Scherrer, responsable de la Police locale de Bienne, conseiller municipal et président du Parti de la Liberté, a, sur les ondes de la Radio Suisse Romande, le 29 avril dernier, qualifié les chambres à gaz de la Deuxième Guerre mondiale de «détail de l'histoire». Propos confirmés dans le *Journal du Jura*.





Se pourrait-il, me suis-je demandé, que le scrutin en France ait donné des ailes aux idées les plus noires que nous puissions entendre aujourd'hui? Se pourrait-il en effet que sous prétexte qu'un candidat d'extrême-droite se retrouve démocratiquement au second tour d'une élection présidentielle, il y ait, l'air de rien, comme une banalisation de l'insupportable un peu partout? D'abord en Autriche, puis en Italie et maintenant en France... Ainsi, xénophobie, racisme, supériorité ethnique et révisionnisme auraient droit de regard, auraient droit d'antenne?

Il semblerait même que nous aurions tort, nous, hommes et femmes de tous horizons, et par-dessus le marché chrétiens, de nous en offusquer, sous prétexte de liberté de parole. Eh bien, non! Il ne faut pas laisser passer une fois encore le train de la honte et de l'infamie. Il faut dénoncer ces paroles ignobles car des hommes comme Monsieur Scherrer constituent une honte pour notre pays! Je lui ai donc écrit une lettre. La voici.

Cher Monsieur Scherrer,

Pardonnez-moi tout d'abord si j'écorne votre nom, mais étant francophone, je ne suis pas habitué à le prononcer comme il faut. Vous me direz que c'est un petit détail!

A propos de détail, vous semblez bien aimer ce mot pour l'employer comme le fit celui que vous devez certainement tenir en haute estime et qui, dimanche

photographie de Monsieur Le Pen en exergue, peut-être même à l'époque où celui-ci, plein de vivacité, savait tirer les vers du nez des Algériens qu'on menait à son poste. Le beau mâle, bien blond, à l'œil averti, modèle de la race nouvelle, efficace à souhait pour obtenir les informations qu'il faut. Mais c'était la guerre d'Algérie, il y a longtemps, peut-être un autre détail de l'histoire encore, Monsieur Scherrer... Un de plus!

«Une seule personne qu'on tue parce qu'elle est blanche, jaune, noire, chrétienne, bosniaque, tchéchène ou juive est une mort scandaleuse et inacceptable. Une de trop!»

Je ne sais pas si vos administrés apprécient l'attirail vidéo installé en ville de Bienne, toutes ces caméras qui les mitraillent, les filtrent, les parquent comme du bétail. Je vous vois bien, Monsieur Scherrer, dans votre bercail de la Police locale, suspendu à vos postes de télévision, employé à classer, à éliminer, exactement comme le font les millions de téléspectateurs du «Loft». Seulement, vous devez vous dire là que c'est vous seul, et pas vous avec tant d'autres personnes, qui éliminez une personne. Vous êtes seul au gouvernail à éliminer! C'est jouissif le pouvoir d'éliminer, Monsieur Scherrer, surtout derrière un poste de télévision qui ne vous donne aucun contact avec la personne, puisque, évidemment, ce sont vos subordonnés qui se chargeront d'arrêter la racaille! Ah oui, Monsieur Scherrer, vous avez bien appris vos leçons auprès de ceux qui n'ont pas fait dans le détail lorsqu'ils ont éliminé comme des fétus de paille quelque six millions de juifs. Il y a un bail, vous me direz, mais vous avez repris à merveille les tactiques de leur travail, en sachant adapter aux temps nouveaux: ne jamais être en contact directement avec les victimes, les tenir loin des yeux et... du cœur évidemment.

Monsieur Scherrer, responsable de la Police locale de Bienne, conseiller municipal et président du Parti de la Liberté, vous savez que c'est impressionnant tous ces titres, toutes ces médailles, tout cet attirail honorifique! Mais ceux-ci vous donnent-ils le droit de juger, d'apprécier, de jauger, de dire ce qui est détail et ce qui ne l'est pas? Si vous veniez à perdre l'un de vos proches, ce

serait un détail sur le plan des statistiques, certes... Mais supporteriez-vous qu'on vous le dise un instant? Et ce, d'autant plus si vous aimiez cette personne? Quel sens cela aurait-il qu'on vous le dise, si ce n'est de vous faire du mal?

Une seule personne qu'on tue parce qu'elle est blanche, jaune, noire, chrétienne, bosniaque, tchéchène ou juive est une mort scandaleuse et inac-



5 mai, a tenté d'emprisonner la République française: le bien-nommé Jean-Marie Le Pen. Comme vous, en effet, en 1991, l'ex-candidat à la présidence du pays a déclaré que les chambres à gaz n'étaient «qu'un point de détail de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale.»

C'est vrai, Monsieur Scherrer, je vous vois bien avoir dans votre bureau de la Police locale de Bienne, une



ceptable. Une de trop! Et elle doit interpeller la conscience de tous ceux qui en sont de loin ou de près responsables! Et ce, *pour les siècles des siècles*. Il y a des questions dans l'histoire qu'on ne peut pas aborder avec un soi-disant recul. Là où le sang a coulé, il coule encore dans les veines de ceux qui restent et qui portent en eux les stigmates de cette souffrance. Et cette souffrance invite au silence et au respect; plus grossièrement dit, à «fermer sa gueule»!

Alors, Monsieur Scherrer, retrouvez l'humanité, le brin d'humanité, le souffle ténu d'humanité qui doit encore se trouver en vous, et cessez de salir en pagaille la mémoire des autres et de vous salir vous-même en jouant au politicien bon à rien, au pitoyable flic et au mauvais historien; en quelques mots au «mauvais à tout»! Occupez-vous avec humanité de vos administrés en allant les rencontrer directement et en respectant la confiance qu'ils ont mise en vous. Laissez vos «joysticks» et vos jeux vidéos et risquez-vous à la rencontre de l'autre, si vous souhaitez encore vous extraire de la masse des misérables canailles assassines de la mémoire de l'humanité.

Recevez mes salutations!

Guy Labarraque ■



Photos: P. Bohrer

PARESSE

Le silence des mots



Une page blanche! Une page blanche, voilà ce qu'il allait consigner à son éditeur qui lui demandait un récit sur la paresse! Imaginez l'effet! Le lecteur devant une page blanche sur le thème: la paresse. Tout est dit dans ces mots qui ne verront jamais le jour. Le comble: l'auteur est tellement paresseux qu'il ne daigne même pas y écrire le titre. Ce sera à l'éditeur d'expliquer tout ça. Mais c'est justement ce qui a fait hésiter l'auteur si longtemps à rendre une page blanche. Jouer sur l'ironie, pour exprimer la paresse, de l'incarner lui-même, lui paraissait une excellente idée, mais il ne pouvait pas supporter d'imaginer, ne fût-ce qu'un seul instant, que quelqu'un ait pu se dire que l'auteur de la page blanche était paresseux pour de vrai. Car lui, paresseux, il ne l'était pas du tout, il aurait pu vous le jurer. Il avait consacré toute sa vie au travail et il savait dans quelles impasses horribles la paresse pouvait amener un être humain. Il en avait eu des exemples tout près, dans sa famille. Il avait vu son oncle s'enfoncer dans les dettes, son cousin rater ses études, il avait même une sœur qui était encore célibataire tellement le désordre qui régnait chez elle faisait fuir ses prétendants. Tout cela à cause de la paresse. Paresse de ne pas vouloir travailler, de ne pas vouloir faire un effort, de ne pas se prendre en main. Il s'était promis, et il avait suivi l'exemple de son père, de ne jamais s'arrêter, et jamais il n'avait laissé l'envie de ne rien faire s'emparer de lui.



Sa première idée fut de construire un récit édifiant pour exhorter ses compagnons en humanité à ne pas se laisser séduire par ce fléau. Il aurait pu adapter l'histoire de la cigale et de la fourmi en version moderne. Il n'aurait pas eu grand-chose à faire. Il lui aurait suffi de faire référence à son père et à son oncle pour voir comment les choses pouvaient prendre forme. Mais il en serait sorti un récit moralisateur qui aurait heurté ses lecteurs. Ses contemporains n'aiment pas qu'on leur fasse la mora-

«Imaginez l'effet! Le lecteur devant une page blanche sur le thème: la paresse. Tout est dit dans ces mots qui ne verront jamais le jour»

le. Il en était trop conscient pour laisser ses tentations s'exprimer de la sorte. Il importait de trouver quelque chose de plus raffiné. Il lui aurait fallu approfondir la psychologie de la paresse et offrir au lecteur une façon originale de se confronter au problème sans se sentir directement attaqué. Il lui aurait fallu sonder l'âme de ses contemporains en profondeur. Mais pour cela, il n'avait pas le temps. Aller au bistro, s'asseoir et regarder les gens en sirotant un café, c'est un luxe que seuls les paresseux peuvent se permettre. Son agenda était bourré de rendez-vous et de téléphones à faire. Sur son bureau, une pile de dossiers l'attendait chaque jour. Il avait appris à liquider ses tâches à une vitesse raisonnable et à organiser ainsi son travail de manière efficace. Il ne pouvait pas prendre trop de temps pour un article de journal que peu de monde aurait le temps de lire. Une page blanche paraissait une bonne solution. Elle lui permettrait de vite passer à autre chose. Et elle permettrait aussi au lecteur accablé, comme lui, par le travail de gagner du temps. Seul un auteur paresseux aurait pu écrire plus et seul un lecteur paresseux aurait pu trouver le temps de lire ses mots qui n'ont jamais été écrits.

Raoul Pagnamenta ■



Photos: P. Bohrer

ORGUEIL

La libération du pardon

Juste avant le coucher du soleil, au bord du grand fleuve, elle remercie le ciel pour l'aurore qu'il annonce déjà. Et elle repasse dans sa tête toutes ces années obscures et douloureuse.

Elle se souvient comment elle l'a rencontré. C'était son premier jour à la nouvelle école. Ils se sont vus, ils ont échangé quelques phrases et ils sont tombés amoureux.

Une semaine plus tard, ils ont décidé de sortir ensemble. Elle avait 14 ans, lui en avait 15. Leur histoire a commencé comme tant d'autres. Mais la leur, elle en était sûre, allait durer pour la vie.

Ils ont passé des jours, des semaines, des mois, oui des années magnifiques ensemble. Ils faisaient tout

ensemble: les devoirs, les sorties, et même les fêtes de famille. Quand ils ne pouvaient pas être ensemble, l'un savait toujours ce que faisait l'autre. Ils n'avaient pas le souci du lendemain, car demain devait être comme aujourd'hui: elle avec lui, et lui avec elle.

Quand il a fini le gymnase, la suite de sa vie était déjà planifiée. Pour assumer des responsabilités dans l'entreprise familiale, il devait suivre les

meilleures formations dans des hautes écoles à l'étranger. Il avait 19 ans quand il est parti. Mais pour elle, c'était sûr, ce n'était qu'une transition. Une fois les papiers universitaires nécessaires en poche, il allait revenir chez elle pour enfin commencer leur vraie vie à deux.

«Elle se souvient que son rôle de victime commençait à lui plaire. Avec le temps, son chagrin et sa tristesse se sont transformés en cynisme»



Elle se souvient du jour de ses vingt ans. Il devait rentrer pour le passer avec elle. Quelques jours avant, elle a reçu un télégramme (le premier de sa vie!) qui lui annonçait qu'il avait des examens urgents et qu'il ne pouvait pas effectuer ce retour. Depuis des années, le premier anniversaire sans lui!

Quand il est rentré pour les fêtes de Noël, elle a tout de suite compris que les choses n'étaient plus comme avant. Il avait changé. Il était moins spontané avec elle, plus calculé. Il utilisait des expressions qu'elle n'avait jamais entendues dans sa bouche.

Et quand ils ont enfin trouvé un moment pour être seuls, il lui a révélé ce qu'elle ne voulait pas entendre, ces choses qu'elle n'a jamais oubliées et qu'elle entend toujours dans sa tête. Et ce depuis bientôt dix ans.

Il lui a parlé d'une jeune femme au nom exotique qu'il avait rencontrée là-bas. Une fille charmante, sensible qui, là-bas, à l'étranger, était aussi seule que lui. Cette fille attendait un enfant de lui.

Elle a cru que la terre allait l'avaloir, elle se souvient encore qu'il a dit que c'était elle qu'il aimait et que c'est avec elle qu'il voulait faire sa vie, et qu'ils pouvaient certainement s'arranger pour trouver des solutions.

Elle ne se souvient plus comment elle est rentrée ce soir-là. Elle ne sait plus non plus combien de temps elle est restée au lit. Une semaine? Un mois? Un an? Elle ne voulait pas manger les petits plats que sa mère lui préparait pour l'encourager. Elle ne voulait rien savoir des coups de téléphone, elle ne voulait plus le voir, plus entendre sa voix. Plus jamais. La vie qu'elle avait imaginée et rêvée était enterrée.

Quand elle s'est levée pour reprendre ses études, elle avait maigri de huit kilos. Elle était pâle. Son entourage la plaignait: «*Pauvre petite. Elle aurait mérité mieux. Qui pouvait savoir que c'était un gars comme tous les autres?*»

Elle se souvient que son rôle de victime commençait à lui plaire. Avec le temps, son chagrin et sa tristesse se sont transformés en cynisme. On lui a dit qu'il fallait qu'elle trouve quelqu'un d'autre, qu'elle puisse oublier ses blessures. Elle était trop offensée, elle voulait se protéger d'une nouvelle déception. Elle ne pouvait pas pardonner.

Et pourtant, ce n'étaient pas les occasions qui lui manquaient... Il y avait des gars qui lui tournaient autour. Mais l'un était trop collant, l'autre trop indépendant, le troisième pas assez beau... Elle fuyait les regards pleins d'espoir de sa mère qui se demandait quand elle allait arrêter ce jeu. Un jour, elle lui a résumé ce qu'elle avait observé au cours de ces dernières années: «*Ma fille, tu as*

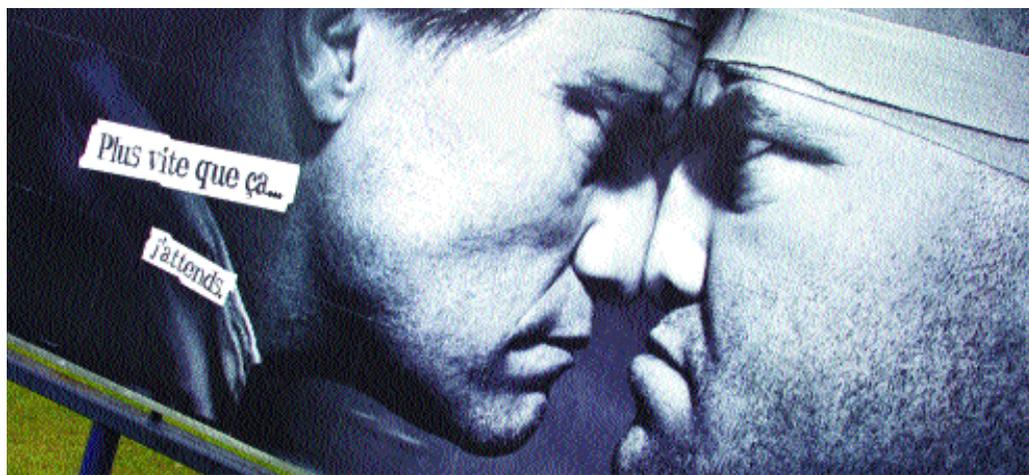
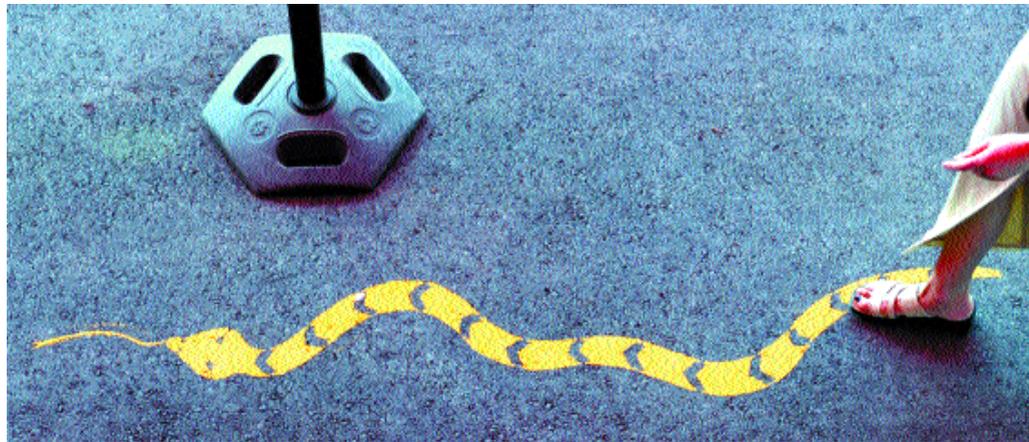
jeté tes plus belles années. Tu as vécu une grande déception il y a dix ans, mais il faut que tu apprennes à pardonner. Tu t'es enfermée dans ton orgueil. Continue seulement et tu resteras seule et malheureuse toute ta vie.»

Ces paroles étaient comme des coups de marteau. Comment osait-elle? Mais ces phrases lui trottaient malgré tout dans la tête: apprendre à pardonner: mais comment? Enfermée dans son orgueil: probablement!...

C'est avec cette conscience qu'elle a commencé à lever la tête. Elle a compris que c'était à elle de forger son bonheur, à elle de devenir l'actrice de sa vie. Ses difficultés à pardonner, à surmonter ses blessures l'avaient incrustée dans son monde intérieur.

Peut-être fallait-il d'abord qu'elle se pardonne à elle-même? De sa passivité? De son orgueil? Cette prise de conscience était pour elle le début d'un long cheminement.

Le jour où elle l'a par hasard croisé dans les vieilles rues de sa ville natale et qu'elle a pu le regarder dans les yeux sans reproche, avec calme, c'était la veille de ses noces avec son nouveau compagnon. Ce jour-là, elle comprit



qu'elle avait pardonné: à lui, mais surtout à elle-même. Le même soir, juste avant le coucher du soleil, au bord du grand fleuve, elle remercia le ciel de l'aurore qu'il annonçait.

Ellen Dunst ■



GOURMANDISE

Mourir ou partir...



Un monsieur fort élégant
En campagne se promenant
Décida qu'il était temps
De s'asseoir un court instant.

Une auberge lui apparut.
C'est alors qu'il reconnut
Qu'il lui faudrait un menu
Pour sa panse bien ventrue.

«Ah, monsieur l'aubergiste, quel bonheur que de vous voir venir si vite. Apportez-moi donc de quoi remplir cette panse avant qu'elle ne succombe. Il s'en faut de peu, sacrebleu, pour qu'elle me laisse choir, car, voyez-vous... Ah, mais quelle histoire! Car, voyez-vous je ne suis que son esclave!»

«Ah!, ainsi votre ventre commande comme si, de vous deux, il était la tête pensante?! Surprenant! Peut-être pourrais-je vous demander, si vous me le permettez, par quel miracle, dans cette histoire, votre ventre prit la place de votre femme? Car, pour ma part, il faut bien le dire, c'est à elle que je suis assujéti!»

«Si vous osez? Mais, évidemment, mon cher ami! Le jour où elle décida qu'un régime je devais suivre, mon estomac récalcitrant, pris de panique, se souleva et... une vraie mutinerie! Dès lors, je suis contraint et forcé de m'en aller par monts et vallées et de dire «amen» à toutes ses volontés! Du soir au matin, il ne désire qu'une seule chose... c'est manger!»

«Le pauvre, le voilà traumatisé! A-t-on idée de mettre au supplice ce que Dieu conçut pour notre plaisir? Le palais pour commencer et le bide pour finir! Oser s'en prendre à l'estomac de son mari, a-t-on déjà vu pire? La voilà bien récompensée cette épouse fêlée, c'est tout ce qu'elle méritait!»

Ainsi nos deux compères
A table se prélassèrent
Et tout en vidant leurs verres
Quelques lais ils inventèrent
Sur le dos de leurs mégères.

Lorsque le soir arriva
Celle de l'aubergiste entra.

Ils étaient presque à trépas.
C'est elle qui les réveilla
Et sans peur les gourmanda.

«Ah, les gredins. Manger ne suffit pas, il faut s'empiffrer et s'enivrer jusqu'à exploser?! Eh bien, c'est décidé! Dès demain, je prends les choses en mains, et toi, le vilain, désormais, ne mangeras plus que du pain. Fini, les bons petits plats bien cuisinés, sans quoi tu risques d'en crever.»

«Quoi? Que dis-tu, ma mie? A la diète tu me destines? Quelle infamie! Faire cela à l'homme de sa vie!.. Eh bien, me voilà bien puni!...»

Nos deux hommes aux yeux de nuit
Se regardèrent et sourirent.
Et notre aubergiste comprit
Qu'il lui fallait agir vite.
Il lui restait à choisir
Entre mourir ou partir.

«Ma décision est prise. Femme, je te quitte! Car mieux vaut partir que de vivre à demi! M'ôter mon assiette, c'est comme si l'on me coupait la tête!»

«Ma décision est prise. Femme, je te quitte! Car mieux vaut partir que de vivre à demi! M'ôter mon assiette, c'est comme si l'on me coupait la tête! Peux-tu m'imaginer vivre étêté? Allons, contre mauvaise fortune faisons bon cœur, et je vais de ce pas poser mon fessier ailleurs. Là où l'on saura prendre soin de mon estomac s'arrêteront mes pas et jamais, plus jamais, l'on ne me disputera.

Quant à vous mon ami, vous seriez bien aimable de me servir de guide, car depuis que vous voyagez, sans doute avez-vous découvert de bien belles contrées.»

«C'est exact, mon cher, j'en connais une où l'on mange à merveille, c'est une vraie aubaine. Suivez-moi, je vous prie, et je vous conduirai au paradis de la gourmandise.»

Et ainsi nos deux amis
S'en allèrent le lendemain
Faire ripaille un peu plus loin.
Jamais on ne les revit.

A travers tout le pays
On entend d'étranges récits
Relatant toutes leurs folies.

Quant aux deux pauvres mégères,
Tristes et abandonnées,
Il ne leur reste qu'à méditer:

«Serait-ce donc bien vrai ce que l'on raconte? Qu'un homme, pour le garder, c'est à sa panse qu'il faut penser?»

Bénédicte Gritti ■



ENVIE LE BONHEUR REND BEAU, ET INVERSEMENT

Elle ne savait plus exactement quand cela avait commencé. Peut-être était-ce au moment où ce couple avait emménagé dans la maison d'à côté... Ils avaient l'air si heureux, semblaient si complices, si équilibrés. A l'instant où elle a réalisé qu'elle n'atteindrait jamais un tel bonheur et que c'était injuste, elle a senti un léger picotement au niveau de ses oreilles. Oh! Rien de très prononcé, juste la désagréable impression que celles-ci avaient changé de taille!

Elle n'y prêta d'abord pas attention. Sa vie trépidante ne lui laissait d'ailleurs guère le loisir de s'occuper de ses oreilles! Pourtant, celles-ci devinrent rapidement un sujet de grande inquiétude. Un soir, après avoir croisé le couple qui se promenait dans le parc, elle sentit son bonnet lui serrer la tête plus qu'à l'accoutumée. Devant son miroir, elle dut se rendre à l'évidence: ses oreilles avaient doublé de volume! Elle ne souffrait pas. Mais c'était disgracieux et difficile à cacher. Sale journée... Et en plus, elle avait vu plein d'amis entrer dans la maison du couple parfait. Heureusement, elle s'était défoulée de ce bonheur trop voyant en balançant sa tonne de publicité dans leur boîte aux lettres!

C'était l'hiver. Un hiver froid, sec, la neige crissait sous les bottes. Cela ne la gênait pas: elle pouvait cacher ses oreilles sous un gros bonnet! Son cas ne s'était pas arrangé, au contraire: en plus des oreilles, c'était maintenant son nez qui prenait des allures de feuille de chou! Cependant, elle se consolait avec les malheurs du couple: il semblait y avoir de l'eau dans le gaz. Ils n'habitaient plus ensemble. Et toc! C'est sur la durée que l'on voit la solidité d'un couple!

Elle ne pouvait plus sortir de chez elle. Ses oreilles étaient désormais hypertrophiées. Son nez avait lui aussi grandi et s'était fripé, comme un jupon à froufrous superposés. Elle avait désormais tout le temps d'observer ses voisins. Son nez en frémissait: le couple avait, selon toute apparence (un ventre rond, des sourires béats, cela ne trompait personne!), retrouvé un second souffle et une nouvelle joie de vivre.

Comme je vous l'ai dit, elle ne sortait presque plus au grand jour. A la tombée de la nuit, elle se hasardait dans les ruelles sombres de sa ville. Au début, elle n'allait pas très loin. Mais au fil des nuits, elle s'était enhardie. Elle y avait même pris goût. Elle aimait frôler les murs et entendre ses talons claquer dans le silence de la nuit. Elle en était arrivée à apprécier les odeurs de friture, d'urine et de

vomissures qui habitaient les ténèbres. Elle se délectait des bagarres qui animaient parfois la sortie des discothèques. Elle suivait avec volupté les couples qui vivaient leurs amours interdites. Elle se vautreait dans la vie souterraine, effrayante et illicite de sa ville. Elle avait perdu le goût de la lumière. Elle haïssait désormais le couple heureux. Plus leur bonheur les rendait beaux, plus elle devenait laide. Ils volaient de bonheurs en bonheurs. Et elle rampait dans la frustration et la colère. Bientôt, des griffes remplacèrent ses pieds. Ses bras étaient désormais reliés à son corps par une fine membrane, telles des ailes. Elle avait perdu toute apparence humaine. Elle ne se déplaçait que la nuit. Elle était devenue un animal nocturne, terrifiant aux yeux humains, une chauve-souris! Elle décida d'élire domicile dans une cave. C'était le seul endroit qui pouvait dorénavant l'accueillir. Elle ne vivait que la nuit. La lumière la blessait. Elle se nourrissait de sa haine à l'endroit du couple du bonheur. Elle n'avait même plus besoin de les croiser pour entretenir cette violence et ce venin en elle. D'ailleurs, elle ne voyait plus personne.

Oui, maintenant, tout était très net dans sa tête. Tout cela

«Elle se vautreait dans la vie souterraine, effrayante et illicite de sa ville. Elle avait perdu le goût de la lumière. Elle haïssait désormais le couple heureux»

s'était passé ainsi. Elle se souvenait même avec précision de l'intensité de la haine qu'avait fait naître son Envie. Elle se rappelait aussi la suite de son histoire: une nuit, un homme était entré dans la cave où elle avait élu domicile. Il venait faire des photos. Il l'avait vue et tout de suite, l'avait trouvée belle. Il avait voulu savoir ce qu'elle faisait là. Avec une

patience infinie, il l'avait apprivoisée. Petit à petit, elle lui avait raconté. Au fur et à mesure qu'elle lui parlait d'elle, du bonheur inaccessible du couple, elle sentait ses griffes se rétrécir. Elle percevait à nouveau des sensations dans ses bras. Ses oreilles et son nez reprenaient presque leur allure normale. Le souvenir du couple s'estompait. Elle se sentait redevenir femme.

Et maintenant...

Elle se sentait redevenir femme... Un jour, l'homme aux photos lui apprit qu'il allait quitter la ville. Elle était triste. La cave lui apparut soudain inhospitalière, froide, mortelle. En partant, l'homme laissa la fenêtre entrouverte. La lumière du dehors était un appel, mais la chauve-souris n'avait pas complètement disparu en elle.

Puis il y eut l'envie d'être *En Vie*...

Les bruits et les odeurs de la ville l'assaillirent. Dieu que la lumière était bonne!



Photos: P. Bohrer



Ou bien, à choix du lecteur...

Elle se sentait redevenir femme... Un jour, l'homme aux photos lui apprit qu'il allait quitter la ville. Elle était triste. La cave lui apparut soudain inhospitalière, froide, mortelle. En partant, l'homme laissa la fenêtre entrouverte. La lumière du dehors était un appel, mais la chauve-souris n'avait pas complètement disparu en elle.

Puis il y eut la peur d'être En Vie...

«Tiens, une chauve-souris morte. Bizarre de venir mourir ici... Il lui aurait suffi de passer par la fenêtre pour s'en sortir.» Avec un haussement d'épaule, l'installateur d'ascenseur jeta la chauve-souris sur un tas d'ordures et reprit son travail en sifflotant.

Véronique Tschanz ■

«Quand on a voulu représenter les sept péchés capitaux, l'envie l'a été pour toute une série d'animaux auxquels on reproche plus ou moins directement un tel défaut: la chauve-souris, parce que comme l'envie, elle ne se montre pas en plein jour (...)». Tiré de l'ouvrage de Edouard Urech, *Dictionnaire des symboles chrétiens*. Ed. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1972.



LUXURE

VERTIGE DE L'AMOUR

Un panier d'osier à la main, une longue robe vaporeuse, des bracelets teintant au poignet, les pieds chaussés d'escarpins ravissants, c'était elle.

Les enfants l'appelaient la dame en rouge. Les vendeurs d'épices échangeaient des clins d'œil quand elle leur commandait safran, curry ou cardamome. Les marchands de fruits et de légumes appréciaient de la voir choisir cerises, abricots ou variétés de salades... Elle n'avait pas de belles mains, mais ses gestes étaient souples, amples, gracieux. Même certains poissonniers laissaient parfois tomber quelques cubes de glace de leur étal. Elle faisait fondre pour un instant leurs soucis ou préoccupations. Son parfum avait quelque chose de tellement subtil, déroutant.

- Tu la connais?, demandait l'un.

- Elle est tellement femme et en même temps elle écarte avec nous les nuages pour nous ouvrir le ciel..., répondait l'autre.

On aimait la voir passer, mais quel était son secret?

Pour se rendre chez elle, elle devait emprunter escaliers et ruelles. Quand il faisait chaud, elle s'arrêtait, s'asseyait sur la margelle, déposait son panier. L'ombre des feuilles du mimosa se mettait alors à danser sur son visage et son corsage.

On aimait parler avec elle, c'était simple. Elle n'avait pas peur des larmes ou des colères. Peu ont oublié son regard à l'annonce d'une bonne nouvelle ou l'accueil qu'elle réservait

à la joie profonde qui déborde du cœur de l'autre. Souvent, après avoir poussé la porte de sa maison, elle posait la baguette de pain croustillant, les autres achats, mais elle portait toujours en elle ce qui lui avait été confié, les regards échangés, un visage tourmenté, rarement un vêtement frôlé. Les rencontres poursuivaient leur chemin en elle, certains mots fleurissaient, certaines larmes perlaient.

Où puisait-elle ce qu'elle était? En plein soleil, c'était comme si quelqu'un, quelque chose, l'éclairait du dedans.

Tout avait commencé, rien ne l'avait annoncé...

Un jardin en été, des tables merveilleusement dressées, des plats délicieusement garnis, des vins au bouquet sublime, des guirlandes lumineuses, sans oublier les vers lui-



Photos: P. Bohrer



sants. C'était une soirée au souffle insoupçonné. Elle avait besoin d'un temps de respiration, elle avait soif de savourer le moment présent, elle avait faim de rencontres authentiques. Elle s'y était rendue avec son histoire, son besoin, sa soif et sa faim. Ils étaient là avec leurs histoires, leurs attentes, leurs compliments pleins de respect. Elles étaient là en jolies tenues de fête. Certaines découvraient déjà leurs épaules à la peau dorée. Chaînettes et bijoux scintillaient à leur cou, à leurs oreilles. Elles respiraient la joie des retrouvailles ou la fatigue d'une journée mouvementée. Les échanges étaient denses et commençait à danser un échange de regards... Il était là, elle était là. C'était lui, c'était elle.

Un frisson la parcourt... Une sensation de jamais vécu l'envahit... Elle baisse ses paupières pour les rouvrir doucement sur celui qui est là, celui qui discute déjà distraitement...

Les conversations deviennent lointaines. Cette présence est intense. Quelques oiseaux passent à tire d'aile. Les derniers rayons du soleil se retirent, les traits des visages deviennent tamisés.

Où est-il, où est-elle? Qui est-il, qui est-elle?

Comme aimantés, ils s'approchent, une coupe de vin doux à la main.

Très vite, ils en viennent à l'essentiel.

Les mots se bousculent, l'émotion est forte. Les barrières de la retenue sont levées, la peur de l'inconnu s'estompe. Chaque seconde devient porteuse de perles vivantes. Le temps est pleinement habité, il a un goût d'infini. Les autres? Ils sont, pour un moment, entre parenthèses.

Au moment des «au revoir et merci!», «on se revoit quand?», «tu me redonnes des nouvelles?», elle et lui savent que ce temps partagé a pris des couleurs d'éternité. Elle sent son bras qui épouse sa taille. Il n'éprouve plus les limites ni le poids de son corps, il se sent léger, la fête va se prolonger tout de suite et pour longtemps.

La première nuit, il ne lui demande qu'une faveur, une seule: celle de contempler et d'embrasser la petite fleur qu'elle a près de son sein. Elle s'exécute avec grâce, fait glisser les fines bretelles puis l'étoffe de sa robe pour découvrir sa gorge. Il caresse, il embrasse. Elle s'abandonne. Lèvres et mains s'égarèrent, s'attardent, se rencontrent, parcourent les contours des corps, composent une symphonie sur la douceur de la peau. Dans le secret de la nuit, elle et lui enlacent leurs souffles, leurs corps. Ils s'offrent l'or et la pierre de leur cœur, le feu et l'eau de leur être se mélangent. Ils boivent à la coupe l'un de l'autre. Tous leurs sens: voir, entendre, sentir, goûter, toucher chantent un cantique. Leur différence fait émerger l'unique. La rencontre de leurs jardins secrets se révèle trésor magnifique.

La fête de l'amour sensuel leur donna fidèlement rendez-vous au creux du jour ou au clair de nuit. On leur avait

parlé de la sexualité comme d'une plaie terrestre à supporter ou d'une honte à assumer... Ils pouvaient vivre ces relations dans la liberté. Comment imaginer que Dieu devait fermer les yeux sur leur intimité? C'était pour eux l'occasion d'un ressourcement, parfois d'un échange d'étreintes brûlantes. Ils n'oublieront pas ces nuits où relation est devenue révélation, où l'un ou l'autre a même exprimé une sensation d'ouverture sur l'amour infini.

- *Et dire que sexualité rimait avec péché*, dit-elle songeuse, la joue contre son torse nu.

- *Oui, il est arrivé qu'on la réduise à une idée de consommation ou à une faculté de reproduction*, ajouta-t-il en glissant sa main dans les cheveux de celle qui était appelée la dame en rouge.



- *L'amour est une création de fine noblesse, une merveilleuse œuvre des âmes et des corps (1). N'est-ce pas ce qu'il nous arrive de vivre? Et si la sexualité, la sensualité, le plaisir étaient aussi des sentiers vers la spiritualité?*, poursuivit-elle, se redressant pour croiser son regard.

Façonnée par ces moments privilégiés, par ces dialogues pétris d'éphémère comme de profondeur, imprégnée par tout ce que la vie apporte à travers les autres, à travers l'art, la musique, l'écriture, elle se levait le matin, ouverte et libre pour la rencontre, attentive aux clins d'œil de Celui en qui elle trouvait la source de la vie, de la liberté.

Jamais elle ne donna naissance à un enfant mais nombreux sont ceux et celles à qui elle a redonné la joie d'être au monde, à qui elle a permis de naître à eux-mêmes et de trouver un sens à la vie.

Corinne Cochand-Méan ■

(1) José Ortega y Grasset, *Triomphe de l'instant*



«Le pasteur du XXI^e siècle»

L'Eglise, à travers toute son histoire, a toujours cherché à adapter son organisation aux besoins de sa mission. C'est-à-dire la proclamation de l'Évangile en paroles et en actes. Durant des siècles, l'Eglise s'est trouvée en situation de monopole religieux, recouvrant la société civile. Dans l'acceptation protestante et traditionnelle du terme, la paroisse est une division territoriale où s'exerce le ministère d'un pasteur. La paroisse avait comme mission de rassembler les chrétiens dans leur lieu de vie pour qu'ils puissent célébrer le culte, entendre l'Évangile et être encouragés à mettre leur foi en pratique dans la vie de tous les jours. Le pasteur était au centre des activités paroissiales réunissant dans sa personne plusieurs services nécessaires à la communauté. C'est pourquoi on parle parfois du pasteur «homme-orchestre» parce qu'il devait jouer de «plusieurs instruments»... Mais avec le développement des villes, une nouvelle configuration villageoise et la motorisation, par exemple, le pasteur a vu son cahier des charges augmenter considérablement et les paroissiens sa disponibilité diminuer. Ces éléments expliquent que les visites pastorales par exemple se sont amenuisées comme une peau de chagrin.

Dès lors, le système paroissial est donc entré en crise. Les gens ne se regroupent plus forcément dans le lieu où ils habitent, ils sont libres de choisir l'offre religieuse qui leur plaît. Ils ne reconnaissent plus l'autorité du pasteur dans la dignité de son état mais dans ses capacités humaines et spirituelles: écoute, dynamisme, esprit d'équipe; dans ses compétences professionnelles: théologie, techniques de formation et animation. Devant la nouvelle configuration sociale de l'Eglise, l'ampleur de ses tâches et de ses exigences, beaucoup de pasteurs s'interrogent sur la possibilité d'assumer individuellement leur ministère. C'est pourquoi nous avons vu naître ces dernières décennies des équipes pastorales et des colloques, en réponse à cette difficulté. En outre, la pénurie de pasteurs a permis à un certain nombre de laïcs compétents d'assumer des tâches qui étaient traditionnellement celles des pasteurs: groupes de visiteurs, aumôneries, enseignement religieux et catéchèse. Les «équipes pastorales» sont donc désormais formées de ministres et de laïcs.

Le projet EREN 2003 veut donner à cette nouvelle situation une réponse. Avec, à la base, de nouvelles structures, ce projet vise à donner à notre Eglise une flexibilité et une capacité d'imagination plus fortes. Il souhaite adapter les attentes aux réalités. En ce qui concerne les pasteurs, EREN 2003 tient à mettre fin au conflit entre l'image idéale et l'image réelle du ministère pastoral. Le pasteur n'est plus le garant d'un monopole du religieux. Celui sur lequel les citoyens et paroissiens projettent leur image du pasteur. EREN 2003 veut lui donner à la fois son statut de référent d'une communauté précise, lieu de vie, mais aussi la possibilité de mettre au service de l'Eglise ses dons spécifiques. Il faut faire sortir le pasteur des routines de son ministère pour lui permettre de se laisser saisir par l'Esprit d'imagination et de créativité. Dans ce texte, nous voulons focali-

ser notre attention sur le rôle du pasteur dans la nouvelle organisation et nous interroger sur le sens des changements. Que deviendra le pasteur en 2003? Il sera appelé à une plus grande collaboration avec ses collègues diacres et permanents laïcs. Il sera donc indispensable de planifier le travail en commun, de développer la collégialité. Chacun doit s'engager selon ses dons et sa formation. Le pasteur «homme orchestre» va-t-il disparaître? Certainement pas, mais il doit accepter qu'un certain nombre d'activités soient réalisées par d'autres et que les décisions soient prises collégialement.

Le projet EREN 2003 institue les structures, les bases légales de cette collaboration. Sans réduire son rôle ou le noyer dans un activisme général, EREN 2003 définit mieux les services pour lesquels il est indispensable et ceux pour lesquels il n'est pas indispensable. Jamais ce nouveau projet d'Eglise n'a voulu faire du pasteur une pièce interchangeable dans l'exercice des différentes responsabilités. Elle reconnaît la spécificité de son ministère. Mais en plus, elle veut lui donner la possibilité d'exercer des choix personnels dans l'exercice de son ministère, fondés sur la conscience de sa vocation.

EREN 2003 n'ignore pas les dangers qui nous guettent: réduire le ministère pastoral à un simple «management» ou, au contraire, faire du pasteur un fonctionnaire du culte et des actes ecclésiastiques (baptêmes, mariages, services funèbres). Le ministère particulier de pasteur ou de diacre n'est ni au-dessus ni au-dessous du peuple de Dieu. C'est un service en vue de la consolidation des croyants en tant que témoins de l'Évangile, un encouragement à être «sel de la terre et lumière du monde». Le pasteur, plus particulièrement, a comme responsabilité première la proclamation de la Parole de Dieu (prédication, formation chrétienne) et le rassemblement de la communauté par le baptême et la sainte cène. Il veille encore à l'unité de l'Eglise locale en étant attentif aux différentes composantes de l'Eglise plus ou moins dispersées. Cette activité pastorale au sens propre se déploie dans un contexte collégial où ministres consacrés, permanents laïcs et dirigeants élus de la communauté (conseillers paroissiaux) agissent de manière concertée. EREN 2003 ne veut pas éliminer la tension entre ministères particuliers et responsabilité de tous les croyants (sacerdoce universel). La responsabilité collective du peuple de Dieu, des fidèles engagés à laquelle nous sommes si attachés en protestantisme, ne doit en aucun cas être une forme d'anonymat où personne ne veut s'engager personnellement. Au contraire, EREN 2003 veut redonner à cette force collective et communautaire sa véritable identité, celle de personne baptisée, portant un nom de baptême, au service d'une mission: convaincre le monde que le Christ est son meilleur Seigneur. Quant au pasteur, vous l'avez deviné, c'est un outsider. Il n'est pas favori dans cette compétition, mais indispensable pour permettre aux autres de gagner.

Au nom du Conseil synodal: Jean-Pierre Roth ■



Entre-deux-lacs

Je veux louer Dieu

Apocalypse. Un mot de lettres blanches sur un carton gris. Une invitation à une conférence au Centre Dürrenmatt. Ce fut l'occasion de découvrir peintures et textes manifestant la préoccupation constante du Suisse, installé à Neuchâtel, pour l'apocalypse. Friedrich Dürrenmatt exprime, à travers une imagerie catastrophique, l'angoisse devant une fin dernière dans l'incertitude d'une possible espérance en Dieu. Il s'agit d'une apocalypse peinte et dépeinte comme oppression dans un espace de vie réduit, à la limite du néant. Elle contient notamment des éléments de catastrophe finale et une ébauche possible d'espérance dans un monde meilleur qui se trouve au-delà de la fin.

Le passage au XXI^e siècle a révélé l'actualité de la pensée apocalyptique de Dürrenmatt. Si beaucoup de gens rejettent toute idée d'une fin dernière, cette dernière est largement répandue. Elle réveille, en effet, des réminiscences de cauchemars d'enfants ou de peurs mythiques. L'apocalypse est dans ce cas associée à une destruction finale du monde et de la vie, même si la vie peut se développer dans de relativement bonnes conditions.

L'apocalypse n'est donc plus porteuse d'espérance dans un monde en rupture, dans un contexte de vie aux limites du possible. Elle l'était pourtant à ses commencements dans le judaïsme, aux II^e et I^{er} siècles av. J.-C., et dans sa reprise par le christianisme. Elle était une brèche dans

un contexte d'oppression. Une brèche qui s'ouvrait sur l'attente d'un temps nouveau fait de paix et de justice en Dieu, puis en Christ.

Les couleurs de l'image semblent avoir été inversées. Dans notre monde contemporain, l'apocalypse semble n'être plus que quelques lettres sombres sur un fond ne reluisant pas de clarté. Ce constat m'interroge. Face à Dürrenmatt et à mes contemporains, ne devons-nous pas réaffirmer la force d'espérance contenue dans les visions apocalyptiques? Si ce n'est pas à nous, engagés dans les traces du Christ, qu'il revient de mettre en évidence la blancheur de cette espérance, de la cultiver pour nous en souvenir aux jours sombres de nos vies, de notre monde, qui le fera?

N'avons-nous pas également une responsabilité face à ceux dont la vie traverse cette densité de noirceur, en particulier dans notre pays, dans notre canton? En plus de la solidarité matérielle, ne sommes-nous pas appelés à avoir le courage de témoigner de l'espérance révélée dans la foi en Dieu, en sa promesse de réconciliation et de plénitude à venir?

Moi, qui ai été à l'abri de toute oppression, je veux louer Dieu de pouvoir vivre dans le présent de la grâce et non pas dans l'avenir de l'espérance apocalyptique.

Marie Knödler ■

Neuchâtel

L'EREN (aussi) poétisera la cité

Sous l'égide du Centre Culturel Neuchâtelois, Neuchâtel s'emploiera cet été à *Poétiser la cité* en valorisant ses pierres, monuments et rues tant auprès d'un public venu pour l'EXPO que des Neuchâtelois eux-mêmes. Aussi, si vous vous promenez dans la ville, du 31 juillet au 11 août, vous pourrez assister à plusieurs animations de rue conçues un peu sous la forme des *mystères* et *miracles* médiévaux. L'histoire nous dit que jusqu'à leur interdiction, au milieu du XVI^e siècle, ces *mystères* et *miracles* visaient à la manifestation du Verbe de Dieu au sein même de la vie des communautés à des périodes liturgiques importantes comme la *Nativité*. Chaque ville avait ses mystères, chaque mystère ses lieux de vie au gré des calendriers liturgiques qui rythmaient en quelque sorte la vie des populations. Aussi, et dans la mesure où les politiques citadines se sont focalisées depuis plus de trente ans en Europe à revaloriser les «centre-ville» comme lieux de rencontres et d'échanges, il est presque évident que Neuchâtel reconnaisse ces anciennes manifestations. Pour l'EREN, l'opportunité était à saisir, le défi à relever. Alors que l'Eglise s'apparente chez beaucoup à un terme spécifiant

principalement un bâtiment et non un mouvement, l'idée de participer à cet élan de vie ne pouvait que la mettre une fois encore en marche. L'EREN participera à l'une des dix-neuf animations du projet *Poétiser la cité*. Sur le parvis de la Collégiale, le Réformateur Guillaume Farel descendra de son perchoir pour passer un savon à l'un de ses successeurs à qui il reproche d'avoir enfermé la Réforme dans le moralisme, le dogmatisme et surtout le «soporifère». Pour conférer plus de sens à sa démarche et surtout pour l'extraire des maux de la raison mal employée, la Parole sera donnée à Bach qui, sur les claviers de l'orgue de la Collégiale, saura à coup sûr répéter que Réforme ne rime pas avec Retour mais au contraire avec Régale.

Si le public de la rue est invité à suivre un cortège autour de l'ensemble des animations conduit par l'humoriste Pierre Miserez, le public sera libre de le suivre à n'importe quel moment et ainsi de rejoindre l'animation qui lui tient à cœur. Des programmes seront à disposition un peu partout en ville et envoyé dans les paroisses.

Guy Labarraque ■



Photo: L. Borel



Sylvane Auvinet

pasteure à Dombresson

Une colère récente?

- Ce n'était pas une colère sainte, alors je la garde sous silence...

L'autre métier que vous auriez aimé exercer?

- Médecin. J'ai beaucoup hésité entre les deux.

Le personnage avec qui vous passeriez volontiers une soirée?

- Quelqu'un qui m'intrigue et me répugne: Hitler, par exemple. Pour essayer de saisir le mystère qui lui a pareillement fait perdre son humanité. Et peut-être pour en retrouver une trace...

Un projet fou que vous souhaitez réaliser?

- Vivre la communion et le partage selon l'Evangile, à l'image des premiers chrétiens ou des communautés de base.

Ce que vous détestez par-dessus tout?

- Les pannes d'ordinateur. Les humains ont assez de blocages pour qu'on ne doive pas encore s'occuper de ceux des machines!

Qu'est-ce qui est important?

- La cohérence, avec soi-même pour commencer.

Qu'est-ce qui vous fait douter?

- La peur.

Votre recette «magique» quand tout va mal?

- Le mot «magique» ne me semble pas approprié. C'est plutôt une question de patience: je prie et j'attends.

Trois mots que vous voudriez dire à Dieu?

- Il y a longtemps que je les lui aurais dits...

Si vous étiez un péché?

- Celui de croire que tout dépend de moi...

Votre principal trait masculin?

- Une certaine rigidité.

Raccourci?

Réaction à l'article de Béatrice Perregaux Allisson de mai dernier (No 144) *A propos des problèmes que vous pose la nouvelle catéchèse, vous avez exprimé votre foi protestante avec rigueur et honnêteté. Votre prise de position m'induit à inférer que vous faites partie du courant de pensée dominant dans l'EREN, pasteurs et théologiens compris. Il a ceci de particulier qu'il prend au sérieux le principe théologique affirmant que la Bible contient la Parole de Dieu mais qu'elle n'est pas révélée au sens propre et littéral du terme. Au contraire, l'intégrisme religieux atteste que chaque mot contenu dans les Ecritures a été écrit sous la dictée de l'Esprit, preuve irréfutable de la révélation divine. Je pense que ces deux approches, en apparence irréconciliables, forment un tout indivisible, une seule et même vérité. Lorsqu'elles sont réunies, la Parole redevient porteuse de fruits. Je sais que Jésus, mon Seigneur et Maître, a marché sur l'eau et qu'il s'agit de la plus petite chose en son pouvoir. Si j'admets cette exégèse au premier degré, je reconnais volontiers qu'elle n'épuise pas tous les sens profonds de l'événement.*

Je crois aussi à l'existence de Lucifer sans l'avoir connu personnellement. La rencontre de ses amis conscients ou inconscients me suffit. Si je vous ai bien lue, Madame, je suppose que vous avez utilisé un raccourci générateur de confusion à son sujet? En effet, le mauvais n'est pas le dieu du mal au sens de la doctrine dualiste de Manès, mais l'ange le plus puissant que Dieu a créé. Vous avez peut-être oublié que Luther lui a jeté son encrier à la tête! Le tentateur a dit: «Vous deviendrez comme des dieux». Que pensez-vous des clonages humains en Russie et ailleurs? Nous sommes à la veille de la fabrication industrielle d'êtres humains modifiés génétiquement dans les pays sans éthique qui sont si nombreux! Cette parole n'est-elle pas bientôt réalisée?

A mon avis, un «Dieu ou Principe du mal» n'est qu'une fiction théologique destinée à porter atteinte à la Toute-Puissance Trinitaire. Sur un plan très spéculatif, je pense que l'origine et la possibilité du mal consistent en un épiphénomène découlant de la volonté divine d'octroyer la liberté de conscience aux humains et aux anges. Le Très-Haut ne nous pousse-t-il pas sans cesse à le désirer car Il veut être choisi? Notre honneur de chrétien tient dans le fait de mener le combat intérieur et extérieur contre le mal avec LUI et pour SA GLOIRE seulement. Sans nul doute, vous savez que la foi vécue n'a que faire du démoniaque et du surnaturel pour être militante. N'est-elle pas intrinsèquement un des plus merveilleux miracles?

Pierre-André Huser, Bevaix ■

Un tremplin

Ayant suivi récemment le cours Alphalive (premier niveau) organisé à La Coudre, et pris connaissance du dossier qui lui a été consacré dans le numéro de mai de La Vie Protestante, je me permets de vous faire part brièvement de la manière dont j'ai vécu cette expérience. L'ouvrage de Nicky Gumbel, qui sert de base à ce cours, certes non dénué d'intérêt, m'est cependant apparu dogmatique et simplificateur (je n'ai toutefois pas pris connaissance de la traduction française parue dernièrement qui, plus étoffée, en donne peut-être une vision légèrement différente). Heureusement, les orateurs ne suivent pas à la lettre ce support, mais se sentent libres de s'en écarter, chacun d'eux ayant à cœur de transmettre son approche personnelle de la foi chrétienne avec sincérité et enthousiasme. Le fait qu'orateurs et animateurs des groupes de discussion soient de formation et de tradition différentes - catholique, réformée, évangélique -, même s'il est vrai que cette dernière tendance est nettement prédominante, assure un équilibre et une richesse particulièrement bienvenus à cette initiation au christianisme ou à ce rappel de ce qui en constitue les fondements. A mon sens, ce cours représente un point de départ, une invitation pour chaque participant à poursuivre sa quête spirituelle, et je tiens à remercier vivement l'ensemble de ses organisateurs, y compris ceux qui ont accompli l'important travail d'intendance.

Monique Houriet, Neuchâtel ■

Sur les traces de l'ange...

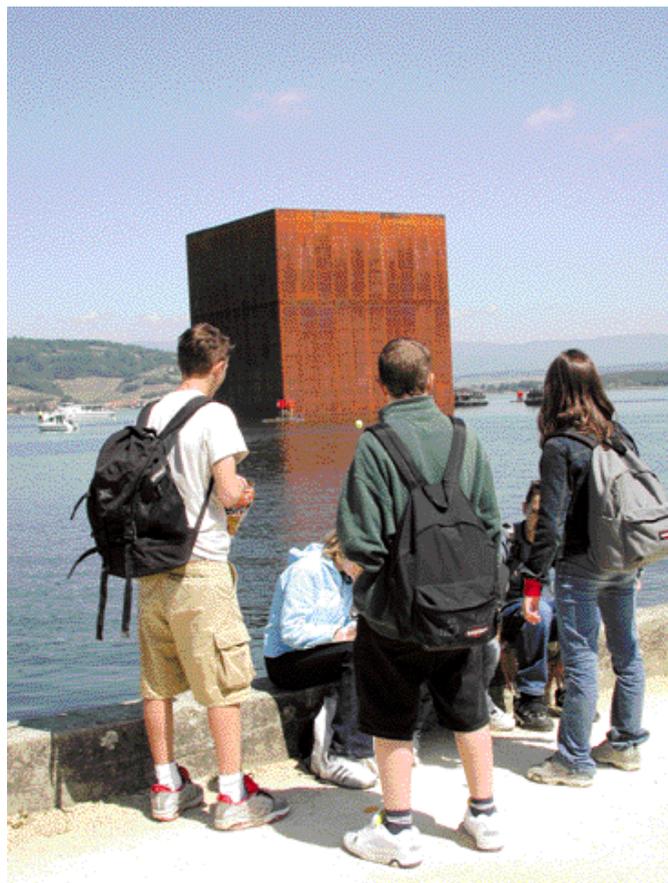
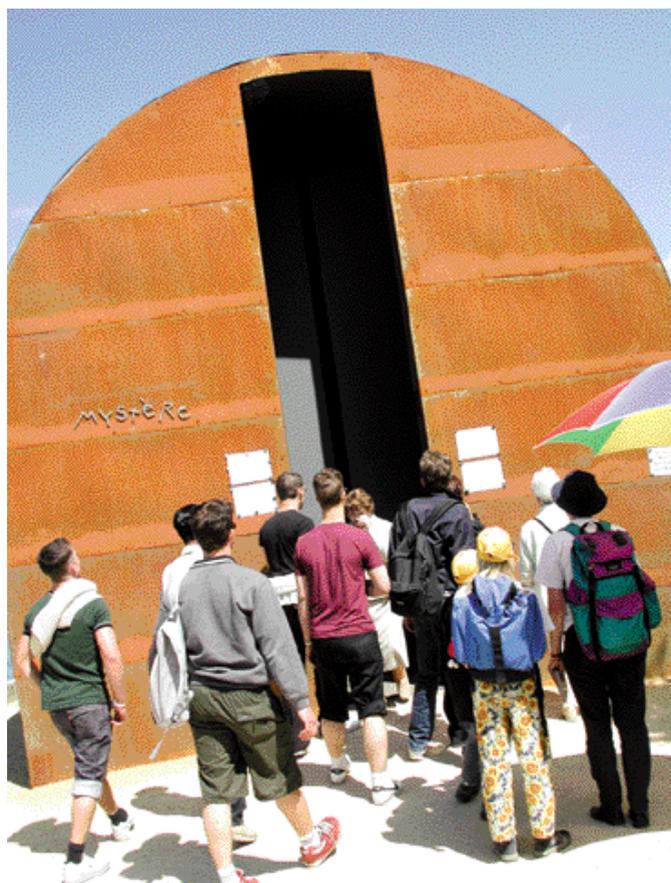
Les Eglises suisses n'ont pas manqué le «train EXPO.02». Après l'échec d'un premier projet, sanctionné par la direction de la manifestation, elles ont remis l'ouvrage sur le métier, et proposent, depuis le 15 mai, «Un ange passe» dans le cadre de l'arteplage de Morat. Comment l'ange en question passe-t-il auprès du public? Constat de visu lors d'une visite sans parti pris.

Une fin de matinée à la saveur d'avant-été: Morat prend un évident plaisir à se dorer au soleil. Indolente, lascive, la petite ville soupire de bonheur en contemplant les hordes de visiteurs qui s'écoulent tranquillement en direction du bord du lac. Pas de bruit de moteur pour étouffer le clappement de ce long cor-tège sur le macadam.

tion circule pour réclamer qu'il survive à l'EXPO.

Suivez le «guide»...

«Un ange passe»: les indications sur le plan du site sont on ne peut plus claires. Pour trouver le premier «ciel», c'est tout droit, à moins de cent mètres. Quel calme, quelle bonhomie! Pas de cris, d'agressivité, de course



Photos: L. Borel

Première (bonne) surprise: il n'y a pas d'entrée à l'arteplage. Pas de grillage, de goulet d'«étranglement», de caisse, de barrières. Donc pas d'endroit «dans» et d'autres «hors de», pas de frontières. On y est - référence au slogan: «Pour pouvoir dire: j'y étais!» - sans même se rendre compte qu'on y est entré. C'est très confortable.

La rive est là, à quelques enjambées. Et en arrière-fond, le monolithe. Ce cube de tôle, artistiquement rouillé, est majestueux. Il habille, meuble, ennoblit le décor en lui conférant une touche de (grande) classe mêlée d'une certaine insolence. Ce «machin», incongru sans l'être, est beau à couper le souffle! Pas étonnant qu'une péti-

ou de stress: les gens se baladent plus qu'ils ne défilent. Je me laisse emporter par le mouvement.

«Mystère»: c'est le nom de la première «cabane» - ou ciel - dans laquelle les Eglises convient les badauds. Pas de file d'attente; je me glisse à l'intérieur. L'endroit est assez sombre, un brin cérémoniel. Un petit trou d'environ cinq centimètres de diamètre, au plafond; le même, exactement en-dessous, dans le sol. Entre les deux, baignée d'un filet de lumière, une figurine humaine, de plastique, suspendue à un fil de nylon. D'où viens-je, où vais-je?... C'est toute la destinée de l'homme qui est représentée ici. Les questions fondamentales fusent, se bousculent. En adéquation parfaite avec l'intention sans



cesse répétée des organisateurs de l'EXPO: surprendre, interpellé, titiller l'imagination...

Mais soyons honnêtes: si les adultes entrent présentement dans la démarche, les adolescents qui me suivent demeurent, eux, de marbre. Visiblement, le sens, ce n'est pas (encore) leur truc.



Raccourci saisissant

Le parcours se poursuit en longeant la berge. La présence du lac offre un effet extrêmement reposant. Pas le temps de se laisser aller: déjà quelque deux-cents personnes apparaissent, patientant à l'entrée du deuxième ciel. Je m'insère en queue de colonne, bientôt rejoint par des grappes de visiteurs éparpillées. Que va-t-on découvrir? Je l'ignore, ayant délibérément, pour m'épargner tout a priori, renoncé à la lecture du dépliant explicatif distribué au départ du trajet. Autour de moi, en rangs serrés, les gens patientent; je crois percevoir une sorte de recueillement dans leur attitude. Comme s'ils pressentaient qu'ils allaient vivre un événement marquant. Quelques mètres - et autant de minutes - de progression, et je parviens à distinguer le nom de la cabane: *Au-delà!*... Fabuleux! Extraordinaire transposition de notre condition humaine: nous sommes là, bien sagement, comme résignés, à nous avancer en file indienne en direction de l'au-delà... Le tableau est stupéfiant; il a - et pour cause - un côté implacable qui ne pouvait échapper aux concepteurs du site lorsqu'ils l'ont conçu. Symboliquement, sans recours au moindre artifice, cette espèce de procession est à la fois subtile et bouleversante. La puissance allégorique de la scène, dont nous sommes simultanément spectateurs et acteurs, n'échappe à personne.

Encore trois pas et j'y suis. La porte béante de l'au-delà me tend les bras. On passe le seuil un par un (!), chacun son tour et seul (!); au fond, un miroir circulaire et déformant. Il convient, nous explique un bénévole, de l'approcher lentement, sans le quitter des yeux. Une poutre, fixée sur le sol, à quelques dizaines de centimètres parallèlement audit miroir, indique la fin du «voyage».

J'avance, la pièce est vide; ma silhouette, au fur et à mesure que je marche, se précise et prend de l'ampleur. C'est moi, c'est bien moi, dans cet au-delà. Je me reconnais. Soudain, juste avant la poutre, mon image s'inverse, et le reflet de mon visage, en grand, me fait face. Epoustouflant effet d'optique.

Rideau: au suivant! L'opération a duré à peine dix secondes, mais quelles secondes! Pour la première fois de ma vie, je suis passé à travers un/ le miroir. Deux sensations, presque paradoxales, se heurtent en moi: un léger vertige, qui mettra quelques instants à se dissiper, et une sorte de soulagement - «Ah! Ce n'est pas si terrible!...». Un peu plus loin, je croise «mes» adolescents de toute à l'heure: ici, ils rigolent nettement moins...

Il faut redescendre...

La brève balade jusqu'au troisième ciel suffit péniblement pour se remettre de ses émotions. La rumeur de la foule, toujours aussi décontractée, et la bonne humeur ambiante autorisent heureusement un «atterrissage» sans heurt. Le temps d'intégrer, de prédigérer le rappel, l'évidence de notre mortalité si clairement exprimée et vécue, la cabane suivante - baptisée *Bonne Nouvelle* - reçoit les curieux en leur posant une question: «*Qui es-tu pour Dieu?*». Des réponses, concises, apportées par un millier d'habitants de notre pays, défilent en une quarantaine de langues via un montage vidéo. «*Qui es-tu pour Dieu?*», autrement dit «*En quoi crois-tu?*»:

l'interrogation est pertinente, d'autant plus après le petit tour effectué par l'au-delà. Relevons tout de même que ce troisième ciel «souffre» un peu de la proximité du choc occasionné par l'expérience du miroir. Je conseillerais une pause entre deux.

La quatrième cabane, intitulée *Relations*, au contenu plus «ethnographique» que les précédentes, assemble des objets provenant de plusieurs traditions religieuses (juive, chrétienne, musulmane...). Une manière intéressante de nous placer face au(x) sacré(s), de montrer l'humain dans sa multitude de croyances et de dogmes, parfois générateurs d'affrontements. Un seul regret à ce stade: l'ordonnance un peu «militaire» de la visite - on défile dans un sens et sans trop s'attarder, s'il vous plaît! -, dictée par la guide bénévole en poste à ce moment-là.

Par-delà le premier degré

Le cinquième ciel, sous l'appellation *Parole*, ramène à davantage d'intériorité, et illustre, d'une certaine façon, la différence entre religion(s) - évoquée(s) précédemment - et spiritualité. «*Au commencement était le verbe*», dit l'évangile de Jean. Un jeu de mots «sculptés» et de signes de ponctuation à compléter vient ici nous rappeler que l'important n'est pas, contrairement à ce que notre époque aimerait nous faire croire, dans le matériel, mais dans ce qui nous dépasse, nous englobe: une sorte de dimension de vie que notre vocabulaire, notre raison, par trop limités, peinent à traduire. Le contenu de cette cabane est, cela se sent, le fruit d'une démarche de réflexion approfondie, menée par un artiste (Anton Egloff) très rigoureux. Son travail, intellectuellement remarquable, n'est toutefois, je le crains, pas très «grand public»...

Retour à une émotion plus communément accessible au sixième ciel où, sur le thème *Bénédiction*, six paires de mains, coulées en bronze, sortent des murs pour nous offrir de l'eau, emblème de la protection et de la générosité dont nous gratifie le ciel. Au moment où je suis passé, un rai de lumière de près d'un mètre de largeur zébrait la pièce, lui conférant une allure de mini-cathédrale. Instant quasi magique, d'une esthétique prodigieuse.

Et la visite s'achève au... septième ciel - sûrement pas un hasard! -, consacré à la *Création*. Le monde - voire plus - y est représenté par sept ânes en train de braire, vraisemblablement de douleur. C'est la recherche de l'origine, du motif de leur souffrance qui sert de «matière» à cette cabane. Nul besoin d'être grand clerc pour deviner qu'elle est alimentée par les atteintes incessantes que l'homme fait subir à la création. Le constat de ces déprédations, et du mépris qui les accompagne, renvoie, une fois encore, le visiteur à s'interroger sur ce qui est important. Il est, à mon avis, bon, en particulier dans ce contexte, que la question ne soit pas éludée.

Qu'en penser?

Si c'était loupé, je ne me gênerais pas de le souligner. Mais c'est loin d'être le cas: l'«ange» est une réussite! Dans la société comme à l'EXPO, les Eglises occupent, presque par essence, une place un peu à part. Au cœur d'un monde rivé aux notions d'efficacité, de rentabilité, de résultats, d'immédiateté, elles tentent de glisser,

certes aussi avec leurs faiblesses, leurs maladresses, leurs imperfections, des soucis de sens, d'éthique, de prise de distance. Autant d'éléments qui font un peu «tache», qui dérangent à l'heure où la religion de la consommation outrancière - de biens matériels, d'images, de performances... - ambitionne de nous imposer la recette exclusive et exhaustive du bonheur.

A Morat, ces mêmes Eglises ne font - heureusement! - pas de prosélytisme; elles essaient juste, sans morale ni désir d'autorité, sans céder non plus au rôle de trouble-fête, de dire que les dimensions spirituelle et métaphysique sont également des ingrédients indéniables de la condition humaine. Elles le font, à mon goût, avec beaucoup de finesse et d'intelligence, concourant ainsi à empêcher l'EXPO de n'être qu'une grand-messe du spectaculaire. C'est déjà pas mal!

Laurent Borel ■





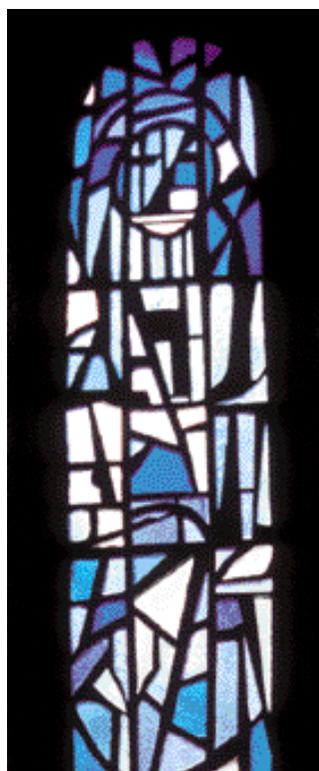
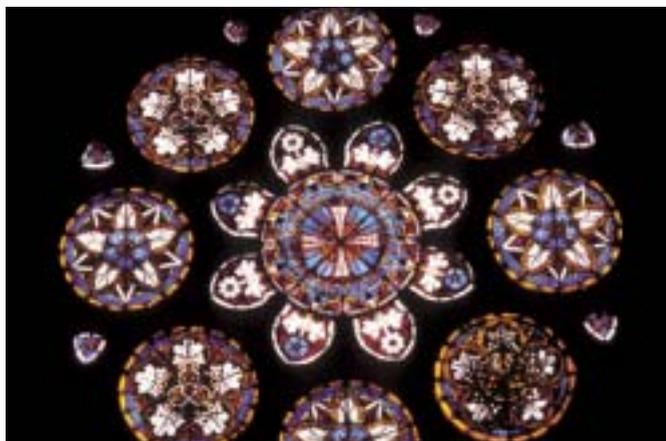
Le verre et la lumière: un cheminement

La Réforme a banni les images. Pas étonnant dès lors que notre canton, de culture protestante, soit relativement pauvre en vitraux. Quelques beaux spécimens y sont toutefois visibles. Découvertes à Neuchâtel et à La Chaux-de-Fonds, premières haltes d'un «voyage» qui comptera trois étapes.

La dernière fois que vous êtes allé(e) dans un édifice religieux, y avait-il des vitraux? Avant de visiter les différents bâtiments mentionnés ci-dessous, je me suis posé cette même question. Bien que j'aime les vitraux, j'avais de la peine à me remémorer leur présence et leurs motifs. Pourtant, si je me souviens de l'une des prédications que j'ai entendues dans mon adolescence, c'est bien parce qu'elle se référait aux vitraux de la Collégiale où nous étions.

Neuchâtel

A la Collégiale, c'est la rosace dessinée dans les années trente par Théodore Delachaux qui me permet de commencer ma promenade par des motifs dignes d'un début. Elle illustre les quatre évangélistes, chacun devant son livre et une plume à la main. Bien qu'à l'époque de Jésus, la transmission orale ait joué un rôle bien plus important qu'aujourd'hui, comment raconterions-nous l'histoire de ce simple fils de charpentier qui est mort sur la croix pour l'humanité sans les auteurs des évangiles? Le symbole de chaque évangéliste est également représenté dans la rosace, attribué, selon la tradition, en référence au début de chaque récit. Le lion pour Marc, car son récit commence dans le désert, où Jean Baptiste prêche la nécessité de se convertir. Le taureau en tant qu'animal sacrificiel le plus important est attribué à Luc, car c'est par l'offrande de Zacharie qu'il commence son récit.



A Matthieu est réservé l'être humain, lui qui présente Jésus à travers son arbre généalogique. Le Prologue très spirituel de Jean obtient comme symbole l'aigle.

Lorsque je sors de la Collégiale, je me rends compte que le ciel s'est assombri et que l'air est devenu lourd. Il pleut déjà. Toute trempée et en retard, j'arrive à la chapelle des Charmettes. Parmi les nombreux symboles représentés en couleurs vives, encadrées par les traits noirs du plombage, c'est le feu qui retient mon attention. Est-ce ma fascination pour cet élément? Ou plutôt le jeu particulièrement intéressant entre quatre couleurs complémentaires: l'orange et le violet, le rouge et le vert? La croix est devenue un apanage du christianisme, l'agneau pascal aussi (tous deux des symboles présents dans les vitraux des Charmettes), mais pas le feu. S'efforçant de relever les aspects positifs du feu, les auteurs l'évoquent dans un commentaire à travers lequel Dieu s'exprime: le buisson ardent ou la colonne de feu qui conduit le peuple hébreu hors de la servitude, mais aussi les langues de feu à la pentecôte.

«Le vitrail correspond à mon avis bien à un motif qui traverse toute la Bible, à savoir: la lumière soit – la lumière fut. Le vitrail vit de la lumière»

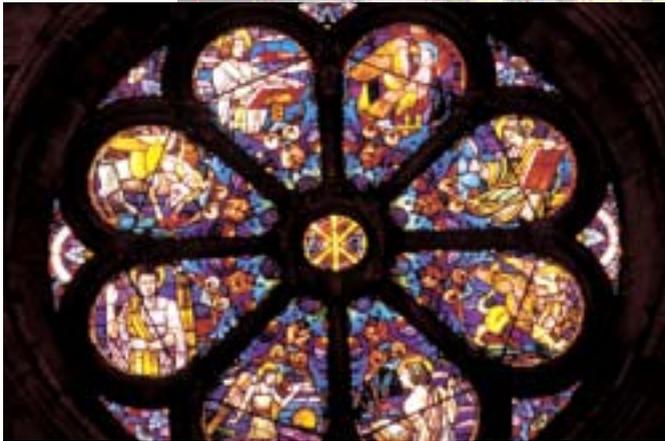
(G. L'Eplattenier)

Par rapport à ce qui se passe actuellement au



Proche-Orient, comment imaginer la Jérusalem céleste annoncée? Une ville lumière où règnent la sérénité, la paix, la présence de Dieu? Peut-être comme le vitrail composé par Yoki à la petite chapelle de Saint-Nicolas. Peut-être aussi en contemplant ce vitrail avec quelqu'un d'autre. J'ai la chance d'être accompagnée de Gabrielle L'Eplattenier. Son très grand intérêt pour les vitraux s'est éveillé lors d'une visite, il y a quelques années, au musée du vitrail à Romont (voir encadré).

Elle me désigne le vitrail de la Jérusalem céleste comme son préféré de la série des vitraux de la chapelle, tous de Yoki, célèbre pour sa manière de persister dans la tradition de l'art sacré. – *En fait, je ne sais pas pourquoi*, me précise-t-elle. Les couleurs de ce vitrail vont du blanc au beige en passant par le jaune. Les traits du plombage indiquent là une maisonnette orientale de pierre blanche, suggère ici des collines dorées sous le soleil. L'image est très paisible et harmonieuse.



«De la musique! J'aimerais bien comparer les vitraux à de la musique: par la forme et les couleurs se crée une harmonie, il y a du mystère» (G. L'Eplattenier)

La Chaux-de-Fonds

Chacun de nous connaît le caléidoscope. Ce jouet, dont l'effervescence date du XIXe siècle, a certainement su émerveiller plus d'un d'entre nous. Est-ce un reflet du temps ou une coïncidence que la rosace au-dessus de la chaire du temple Farel (anciennement le temple indépendant, inauguré en 1877) rappelle très fortement les ornements d'un caléidoscope? (A Paris, dans les années septante du XIXe, 60'000 caléidoscopes furent vendus en un mois!) Le caléidoscope me semble une image appropriée de la diversité des églises. Une seule communauté ne peut former qu'une partie du dessin, ce n'est qu'avec les autres qu'elle forme la fleur caléidoscopique entière et si fascinante.

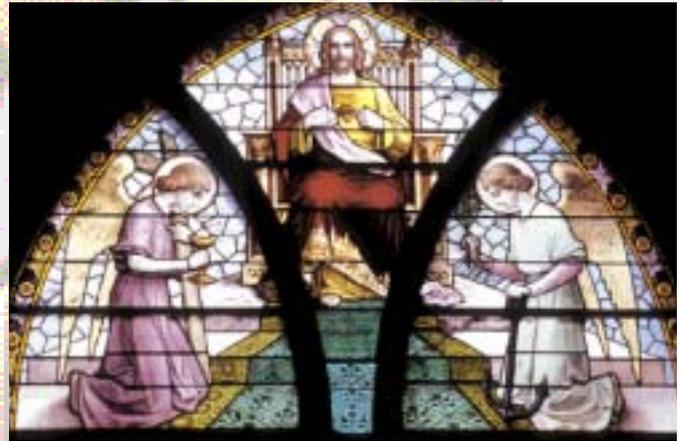
«Je ne dirais pas qu'il existe des vitraux purement ornementaux, les vitraux invitent à la méditation»

(G. L'Eplattenier)

Parlant de la diversité des églises, je ne puis m'empêcher de faire un petit détour par la chapelle Saint-Pierre; l'édifice appartient aujourd'hui aux membres de la communauté des catholiques chrétiens. Une fois de plus, j'y

pénètre par un temps qui n'est pas le plus propice pour voir des vitraux dans tout leur éclat. Le ciel est assombri par d'épais nuages, et le jour est en train de se coucher. Pourtant, en entrant, je suis surprise par les couleurs radieuses qui emplissent l'espace. Les vitraux conçus par Jean-Paul Perregaux, artiste du lieu, illustrent six épisodes de la vie de l'apôtre Simon Pierre. Commentés depuis 1998 par six ecclésiastiques représentant les communautés de la région, ils me renvoient à moi-même. D'un côté le «*Reniement de Pierre*» selon Luc 22, 61-62 et de l'autre «*Pierre reconnaît en Jésus le fils de Dieu*» selon Matthieu 16, 16-17: n'est-ce pas là un paradoxe qui habite tous ceux que les évangiles ne laissent pas indifférents?

Depuis la première fois que j'ai vu le temple Saint-Jean, j'ai chaque fois à nouveau été séduite par l'originalité et la symbolique extraordinaire de ses formes. En lui offrant ses vitraux ronds, ellipsoïdes, Paulette Schwarz a su



Photos: L. Borel

exploiter à merveille l'architecture particulière de ce temple et lui donner, selon les heures du jour, une ambiance toujours un peu différente qui invite à la méditation. Le vitrail bleu à côté de la croix métallique et abstraite de Jean Latour est orienté de manière à ce que ses couleurs soient les plus intenses lorsque se déroule le culte. On peut y reconnaître les traits d'un visage et il est difficile de s'empêcher de penser à Marie. Mais il vaut la peine de se retourner afin de contempler les vitraux en face du chœur. Ils vont du rouge sang au jaune soleil, et à force de les regarder, on peut y trouver des silhouettes ou des traits familiers: ici un arbre avec branches et feuilles - l'arbre de la vie? Là un visage avec une auréole, ou ailleurs un œuf, porteur de vie et signe de fertilité.

Ghislaine Bretscher ■

A voir absolument

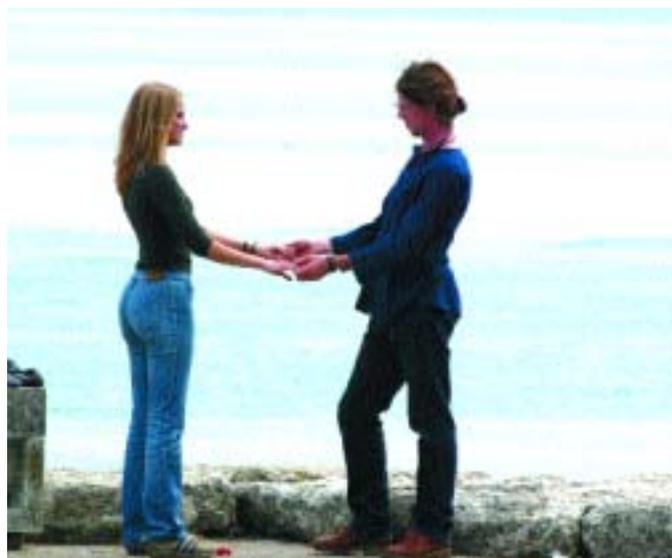
Musée Suisse du Vitrail, 1680 Romont, tél. 026 652 10 95 ou 652 31 52

Heures d'ouverture: - avril à octobre: mardi à dimanche, 10h-13h et 14h-18h; - novembre à mars: jeudi à dimanche, 10h-13h et 14h-17h



Parlons-nous d'amour...

... redisons-nous des choses tendres! Amour et sexualité constituent des sujets, fondamentaux, que l'homme a déclinés, illustrés, composés, chantés, dits, et vécus de tous temps et sous toutes les latitudes. Aucune civilisation ne les a ignorés - n'aurait pu les ignorer -, tant il est vrai qu'ils sont indéfectiblement liés à la vie - pas seulement humaine - et à sa perpétuation. Pas étonnant dès lors qu'ils figurent en bonne place dans la Bible. Evocation de Madeleine Rüedi-Bettex, médecin.



Photos: P. Bohrer

Les thèmes de la sexualité et de l'amour ont déjà été traités à plusieurs occasions dans des séminaires programmés au Centre du Louverain et dans des rencontres de formation qui s'y sont déroulées pour des professionnels de la santé. En 2002, Le Louverain a inclus dans son offre quatre fins de semaines qui sont proposées au public intéressé par le thème, pour l'ensemble ou pour une session isolée. Une dernière possibilité de se joindre à cette réflexion est offerte à fin octobre, où des places sont encore disponibles (voir encadré).

Des évocations de récits bibliques et des apports plus contemporains en théologie, en arts ou en sciences autour du thème de la sexualité et des histoires d'amour (Chagall, Klimt, Boris Cyrulnik, Jean-Didier Vincent, Alexandre Jardin, Eric Fuchs, Didier Dumas par exemple) nous sont proposés comme source de réflexion pour animer un échange où la part principale est donnée à l'écho suscité dans notre perception d'aujourd'hui, nos expériences, nos choix et notre trajectoire personnelle.

L'intervalle de vie ouvert par la rencontre amoureuse débouche sur toutes sortes de dimensions: puissance et jeux de séduction, plaisir dans le partage sexuel, attente de concordance affective, spirituelle et sexuelle, réalisations du couple et désir de descendance.

Histoire éternelle...

Tous ces thèmes apparaissent dans les livres de la Bible à travers les histoires des hommes et des femmes qui

les habitent. Depuis les temps les plus anciens, l'entrée dans la sexualité est le lot de tous les humains. Liée au plaisir de se découvrir homme ou femme, stimulée par l'attraction de l'autre, garante de la projection de la vie vers le futur, cette destinée sexuée est irrémédiablement liée à la mort. C'est elle qui biologiquement intervient comme terme signalé des promesses échangées lors du mariage religieux et qui symboliquement marque l'extinction de l'élan de passion qui s'est vécu parfois comme un éclair.

L'histoire du premier couple nous est contée dans la Genèse. Aux figures d'Adam et d'Eve, liés dans une même chair, avant même d'entrer dans un échange de paroles, vont succéder une multitude d'humains et à travers leurs histoires d'amour et de non-amour, se tisser non seulement leur descendance mais aussi notre propre héritage.

Le Cantique des Cantiques nous surprend en transmettant, au travers des millénaires, l'écho du désir et la jubilation des amants à la vue de leur bien-aimé(e) avec un ton de liberté et de légèreté que nous ne retrouverons dans aucun autre texte biblique.

L'amour et les émotions qui lui sont liées sont peu évoqués explicitement dans les relations entre les hommes et les femmes de l'Ancien Testament si ce n'est dans l'histoire de Jacob. Il est si ému par la rencontre de Rachel, fille cadette de Laban, qu'il en pleure. Il consacra sept ans de sa vie à travailler pour son futur beau-père afin de pouvoir épouser la bien-aimée: «*Ces années lui semblent passer aussi vite que quelques*



jours, tant il l'aimait». Au terme du contrat, il découvrira Léa dans son lit à la place de Rachel, et se verra sèchement rappeler la coutume: on ne marie pas la cadette avant l'aînée! Il lui faudra engager encore sept ans pour pouvoir, après la semaine de noce avec Léa, «au regard terne», partager sa vie aussi avec Rachel, «bien faite et ravissante».

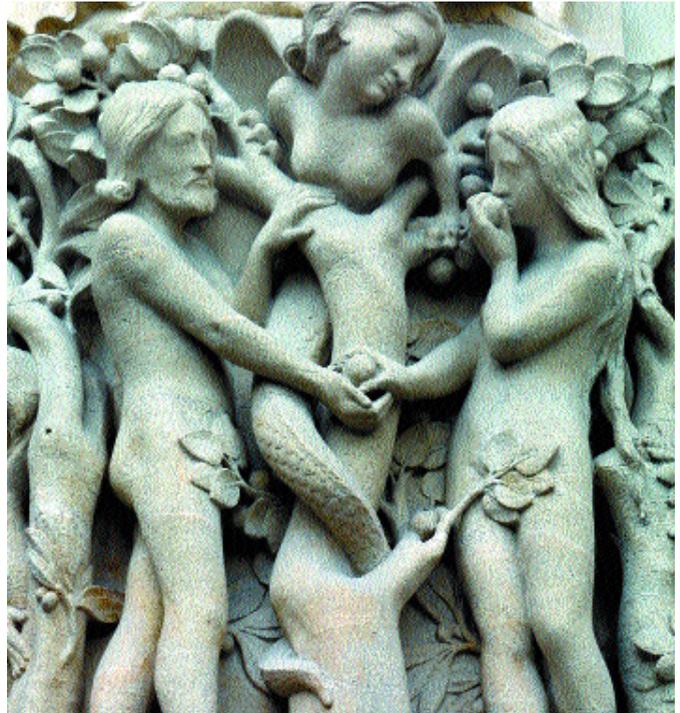
Quel écho?

Pas question d'amour dans l'histoire de Tamar devenue veuve d'Er, fils de Juda. C'est la descendance qui compte avant tout. C'est le devoir d'Onan, frère du défunt, d'épouser la veuve pour lui donner une descendance. Onan en meurt pour avoir failli à cette obligation en préférant, chaque fois qu'il avait des rapports avec sa belle-sœur, répandre sa semence à terre. Lorsque Tamar, veuve pour la seconde fois, se rend compte que le fils cadet de Juda est devenu adulte, mais qu'elle ne lui avait pas été donnée pour femme, elle se laisse prendre par son beau-père Juda, déguisée en prostituée, et devient enceinte. Obligé de reconnaître son erreur, Juda rend justice à Tamar qui a respecté la loi mieux que lui et renonce à son projet de la faire brûler vive.

Les récits qui nous ont été transmis sont autant pétris de désir, de chants d'amour, de frustrations insoutenables, d'actes égoïstes, violents, meurtriers que les scènes contemporaines de nos romans et les scénarios mis à l'affiche de nos spectacles et médias.

Nous vivons dans une mouvance des idées et des valeurs. Les lois et les priorités qui nous régissent ne sont plus celles de l'Ancien Testament. Les références traditionnelles de notre société ont été modifiées par un courant de libéralisation. Quels repères, quels liens trouvons-nous à travers toutes les histoires qui nous sont contées pour avoir un esprit plus ouvert et plus respectueux et pour assumer nos propres choix?

Madeleine Rüedi-Bettex ■



Intéressé(e)s?

Le dernier stage de la série, le vendredi soir 25 (dès 18h30) et le samedi 26 octobre (jusqu'à 17h), s'intitule: *La descendance: pulsion et pressions*. Il a pour sous-titre: *De la reproduction et des fruits de l'amour*.

Il a lieu au Centre du Louverain et est animé par Isabelle Ott-Baechler, théologienne, Madeleine Rüedi-Bettex, médecin, et Jean-Marc Noyer, formateur d'adultes.

Pension complète (logement et animation): entre 90 et 180 francs suivant le revenu des participants.

*Vous avez choisi de faire bénir
votre mariage
L'Eglise est prête à vous entourer*




Valeurs de Vie

Votre contribution ecclésiastique: la part essentielle de nos ressources
Eglise réformée évangélique • Eglise catholique romaine • Eglise catholique chrétienne



Le baiser

Approche. Rapprochement.
Odeurs. Respirations. Chuchotements.

S'écrivant avec le cœur,
Ils se livrent tout en douceur
Puis se déchiffrent dans le bonheur.
Les baisers

«*Bonjour!*»/ «*Je te veux*»/ «*M'aimes-tu?*»/ «*Mon nounours adoré*»/ «*Allez, pleure pas, il reviendra...*»/ «*On a gagné, on a gagné!*»/ «*Mmh, je te mangerais*»/ «*Bonne nuit, mon petit*»/ «*Adios, à jamais...*».

Pouvant se pratiquer à tous les instants de la vie, le baiser se traduit différemment selon la façon de le donner. Il se compose invariablement de deux personnes au moins. Tout-terrain, celui-ci s'offre sur la surface du corps en entier. Des pieds à la tête. Cheveux, paupières, genoux et fesses compris. Evidemment, le sens du message transmis varie considérablement selon l'emplacement du corps choisi par son expéditeur.

En tendresse, en vitesse, en pleurs de joie ou de tristesse, le baiser se donne généralement depuis la bouche. Toutefois, une voire même deux variantes existent. Les yeux, par exemple. Ceux-ci peuvent, à certaines occasions, avantageusement remplacer cette dernière, et se muer en messagers (parfois coquins) du baiser. La lettre également. Encore faut-il trouver les mots justes... Car entre «*Affectueux baisers*», «*bises...*» ou «*... becs*», la nuance existe. Aussi bien dans la tonalité des mots que dans l'intention émise.

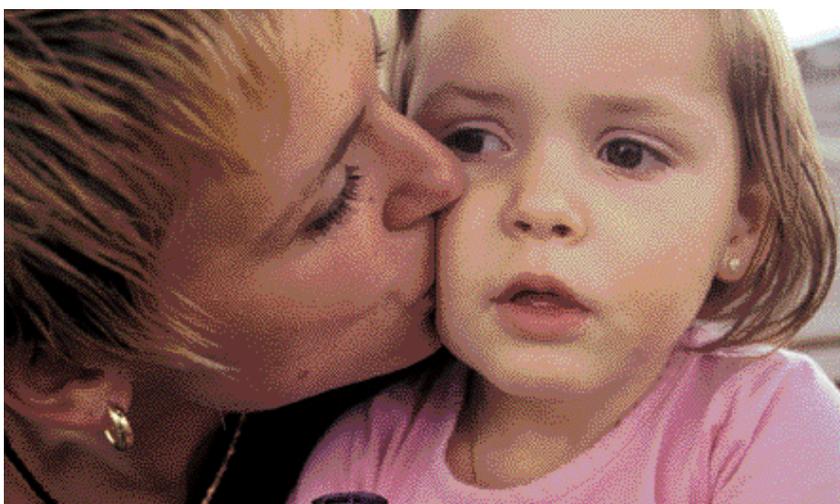
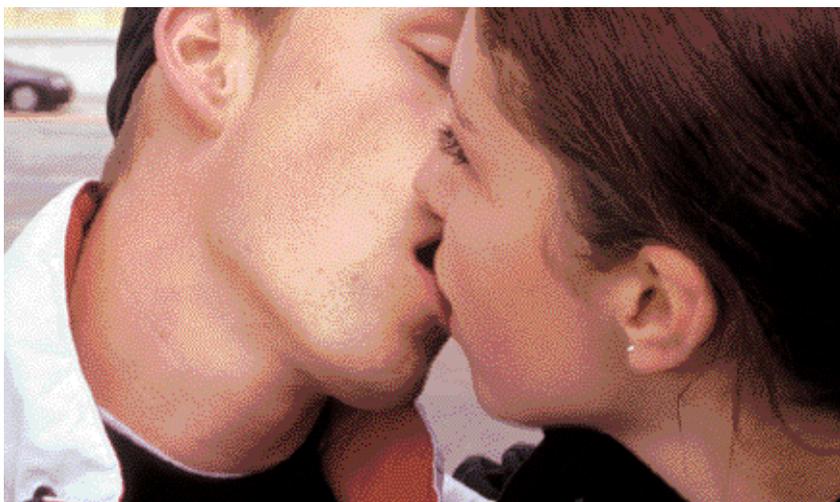
Prescrit sans limite d'âge, il fait fonctionner pas moins de douze à vingt-neuf muscles en même temps. Et permet donc de «*faire de l'exercice*» tout en se faisant plaisir (faut-il vraiment toujours souffrir pour être belle, beau?). En outre, de très sérieux savants ont constaté que lors d'un baiser passionné, le cœur passe de septante à cent cinquante pulsations. Nous faisant ainsi perdre pas moins de douze calories. Comment hésiter encore?

Après avoir pris connaissance de quelques-uns des bienfaits du baiser, ne tergiversez plus! «*Embrassez, baissez, étreignez, serrez dans vos bras et bizoutez tout autour de vous...*». Et n'oubliez pas que s'embrasser est une habitude à ne surtout pas perdre. Car, après tout (ou plutôt avant tout), TOUT a commencé ainsi:

Une bouche s'est posée sur une autre bouche. Et la face du monde en a été changée car cela a entraîné une cascade d'événements plus ou moins imprévisibles:

un homme et une femme se sont embrassés l'un pour l'autre. Ils se sont embrassés.

Leurs mains n'ont plus rien maîtrisé.



Photos: C. Amez-Droz

A la fin, l'une de ses graines à lui a été déposée en elle.

Et au bout d'un certain temps, une vie de plus est apparue.

Un miracle est ainsi né d'un baiser!

Songez-y: l'avenir de la planète ne tient qu'à un baiser!

Essayez par exemple un premier baiser.

En effet: les premiers baisers, on ne pourra jamais les oublier.

Car ils ont la transparence et la tremblesse de tout début qui commence.

Par prendre une main.

Puis l'autre, pour en voir la couleur.

Ou, au travers, le regard de l'autre qui n'ose regarder d'émotion,

de folle attente et d'espérance sur le point d'arriver.

Tous deux, les yeux baissés, on se regarde autrement.

On se met à apprivoiser nos souffles mutuels.

Apprenant à reconnaître le nôtre, qu'on ne connaissait pas ainsi.
Si cascasant et presque déjà impatient.

Et celui de l'autre.
L'accueillant d'abord dans l'oreille.
Puis le laissant descendre entre la nuque et la gorge,
où il fait bon frais et se faire embrasser.

Suivant son chemin, le souffle commence par effleurer la bouche de l'autre.
Cerise ou fraise, celle-ci devient de plus en plus rouge.
Se teinte de carmin, d'orangé, de fuchsia.

Elle se fait bonne à embrasser, la bouche de l'autre.
Si bonne qu'on finit par l'embrasser.

C'est un rivage nouveau à explorer,
cette bouche accueillante comme un coussin.

On voudrait s'y attarder, s'y reposer.

Et l'autre n'est pas conscient d'avoir à ce point une bouche unique,
la bouche aimée.
Car c'est une bouche d'amoureux.
D'amoureux à amoureuse, une bouche juteuse arrêtant les dents et cherchant l'autre bouche.

Puis cette bouche finit par s'endormir.
Et nous, en plein milieu du rêve,
on ne peut s'empêcher d'apposer nos lèvres sur la bouche endormie.

On voudrait lui dire tout notre amour.
Le lui exprimer tout au fond.

Ainsi, notre bouche devient messagère des mots s'échappant du cœur avec silence.
Dans le calme de la nuit.

Tandis que la bouche de l'autre s'arrondit pour mieux recevoir les messages perçus dans un monde inconscient.

Cette bouche est flexible, et se fait douce, caressante,
à caresser.

Tant et si bien qu'elle finit par atterrir sur la nôtre.
Et nos bouches communiquent des messages qu'elles seules connaissent.
Que nous deux finissons par reconnaître.

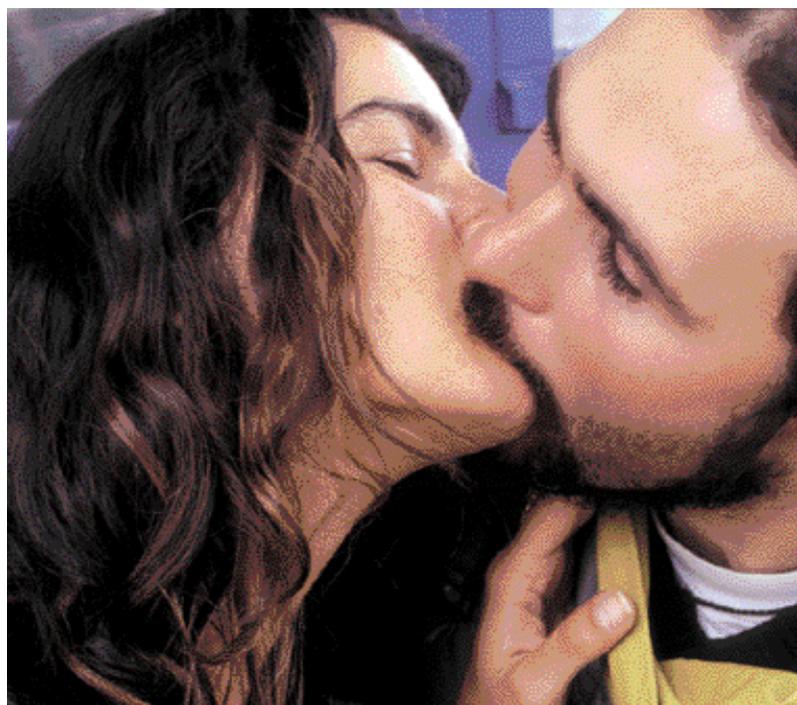
Et nos deux bouches, s'étant rejointes, se collent l'une à l'autre.

La nuit est porteuse des sens, des désirs.
De ce qui deviendra plaisir.

Ainsi les corps s'émeuvent de se retrouver après tant de temps.

Car à eux deux, il semble toujours que c'est trop de temps qui s'écoule entre les moments où ils ont des choses à se dire.

Sylvie Egloff ■



Quand les «open air» manquent de fraîcheur

A l'heure où les cinémas «open air» refleurissent sous nos latitudes, il convient de rappeler quelques éléments contrariants.

Avec l'été et ses chaleurs propices (!), les écrans géants des «open air» refont leur apparition un peu partout en Suisse.

Historiquement parlant, il semblerait que l'on doit ce genre particulier de séance à un exploitant parisien des tout débuts de l'histoire du cinéma. Après l'incendie de sa salle, au mois de juillet 1905, ce pionnier du «plein air» organisa des projections nocturnes «sauvages» dans le square voisin pour échapper à la faillite. Si d'autres historiens mettent un peu en doute ce récit «fondateur», il est intéressant de constater que l'essor actuel du cinéma «en plein air» est sans doute dû à des considérations d'ordre commercial similaires. La mise sur pied d'un «open air» permet en effet de récupérer les spectateurs qui ont tendance à désertir les salles obscures les soirs de forte chaleur estivale!

Neurones en vacances

En soi, une séance «open air» constitue une très belle expérience «sensible». Voir un film sous les étoiles, dans le calme naturel de la nuit (même en zone urbaine) procure un sentiment d'«appartenance» collective que l'on éprouve rarement en salles. Hélas pour nous, la plupart des programmeurs ont un peu trop tendance à prendre le spectateur type «open air» pour un touriste

alanguï, qui n'a surtout pas envie qu'on lui gâche ses vacances en le faisant trop travailler des neurones. Voilà pourquoi ces managers «à ciel ouvert» misent audacieusement sur la reprise de films à succès que tout le monde a déjà vus, flanquées d'avant-premières tout sauf audacieuses.

Certains sauvent l'honneur

Cette année, ce totalitarisme consensuel nous oblige à nous «retaper» des chefs-d'œuvre immortels comme «*Harry Potter à l'école des sorciers*», «*Astérix et Obélix: mission Cléopâtre*», «*Le fabuleux destin d'Amélie Poulain*» ou encore «*Le seigneur des anneaux*». Plus grave encore, cette peur panique d'importuner la cervelle du spectateur fait que d'un «open air» à l'autre, on retrouve en général les mêmes films. Par chance, certains exploitants, moins cool que les autres, (notamment à Sion et à Delémont) prennent un peu plus de risques en «osant» présenter des films un brin plus torturés comme «*Mulholland Drive*» de David Lynch, «*Parle avec elle*» de Pedro Almodóvar, «*Le voyage de Chihiro*» de Hayao Miyazaki ou «*Les autres*» de Alejandro Amenabar... Ouf, l'honneur de la cinéphilie est sauf!

Vincent Adatte ■

Neuchâtel: que dalle!

Été 2001, Neuchâtel connaissait son premier «open air». Au grand dam des fanatiques du ciné sous les étoiles, il n'y aura pas d'édition 2002! Expo.02 occupant déjà le terrain, les organisateurs devront patienter une année avant de renouer avec le «plein air». En attendant, les adeptes les plus forcenés pourront toujours pousser jusqu'à Morat pour découvrir l'«Open Air» de l'«Expo» proposé sous l'auvent de l'architecte Jean Nouvel (scène de Meyriez). Figure au programme un patchwork de reprises de films à succès, de grands classiques et de quelques chefs-d'œuvre du muet accompagnés en direct par divers orchestres. Plus original, tous les samedis, une carte blanche sera donnée aux principales institutions cinématographiques suisses - Festival de Locarno, Journées cinématographiques de Soleure, Festival international du film fantastique de Neuchâtel, club de cinéma pour enfants *La Lanterne Magique*, etc.. Tous les irréductibles qui ne veulent pas passer (une fois de plus) sous le joug de l'Expo, rallieront du 14 au 17 août la plage de La Neuveville pour étreindre la première édition d'un «open air» très lacustre. (V. A.)



Média(t)titude

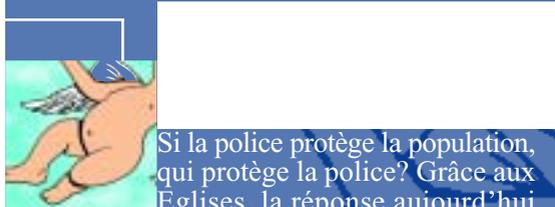
Certains en ont une «au plafond». Une jeune femme grecque, elle, a eu la monumentale surprise de s'en découvrir une récemment... dans l'oreille! Tisser sa toile dans une trompe d'Eustache: c'est le dessin pour le moins original qu'a réalisé une hellénique araignée un brin coquine. L'opération chirurgicale qui a permis d'extraire l'intruse de son abri insolite a été filmée, histoire d'attester la véracité de l'aventure. Selon la formule consacrée: l'amère aranéide et la patiente se portent bien.

Un artiste français, Pierre Pinoncelli, s'est, voici peu, coupé volontairement un doigt à la hache «en hommage» à Ingrid Betancourt, candidate à la présidence de la Colombie kidnappée par la guérilla du pays. L'auteur de ce geste a ensuite fait don de son auriculaire sectionné au Musée d'art moderne de Cali. Lequel a apprécié le cadeau à sa juste valeur, tout en regrettant certainement un peu que le courageux mutilé ne s'appelle pas... Van Gogh! Dame Betancourt, elle, est sûrement d'avis que cet acte retentissant lui fait une belle jambe...

«C'est pas l'homme qui prend la mer...» Mille sabords! Le pape Jean-Paul II, champion des voyages en tous genres, s'apprête à rester chez lui, sur son (saint-) siège, planté devant un écran! Le souverain pontife, toujours en avance sur son temps, vient de retourner sa... tiare, et de donner sa bénédiction à Internet, qu'il considère désormais comme «un nouveau forum d'évangélisation». «Nous ne devons pas avoir peur de prendre la mer sur ce vaste océan de l'information», a-t-il même précisé. La métaphore aquatique est amusante pour un pape, lui qui fait des Bulles...

Dans le Kentucky, l'organisation *Answers in Genesis* va ouvrir un *Musée de la Création*. Son objectif est de montrer aux enfants des écoles que Dieu a créé le monde en sept jours et que Darwin était un imposteur. Ce projet se veut un antidote au «lavage de cerveaux» auquel se livrent les musées scientifiques du monde entier. Saluons cette initiative! Parents: emmenez vos enfants au *Musée de la Création*, et apprenez-leur ce qu'est un lavage de cerveau.

Gare au... violeur! Les touristes séjournant dans la station balnéaire britannique de Dorset viennent d'être mis en garde contre les assauts insistants d'un dauphin mâle frustré sexuellement. Baptisé Georges, le «chaud lapin» marin, qui pèse (!) 180 kilos, s'emploie depuis plusieurs semaines à tenter de s'accoupler avec des baigneurs, risquant dès lors de les noyer dans ses élans. Exode ou ceinture: l'impulsif mammifère devra choisir!



Si la police protège la population, qui protège la police? Grâce aux Eglises, la réponse aujourd'hui est claire: il s'agit de l'archange Michaël, ce chef des armées célestes qui combat si bien le dragon de l'Apocalypse. On sait la police prompt à combattre le Mal. Mais les Eglises ne voulaient sans doute pas être en reste pour vivre un paradis sur terre. Elles ont donc consacré le lien entre les policiers suisses et leur tout nouveau saint patron lors d'un service œcuménique qui s'est déroulé en mai à Lucerne. Nous voilà rassurés.



Infernal

«Mourir, la belle affaire!», affirmait Brel dans l'une de ses chansons. Une formule que le Conseil fédéral a décidé de faire sienne - mais pas forcément dans le sens où l'entendait le grand Jacques... La mort ainsi que les biens et services y afférents sont à considérer, selon notre gouvernement qui vient de le confirmer, comme de la... consommation, et à soumettre dès lors à l'impôt ad hoc, de surcroît au tarif plein! Pas question donc, malgré les douloureuses circonstances, d'exonérer les frais funéraires: la TVA jusque dans la tombe! Il n'est pas éloigné le temps où l'on sera taxé pour respirer. Consommateur tu naîtras, consommateur tu vivras, consommateur tu défunteras. Deuil pour deuil, cent pour-cent...



AU-DELÀ DE LA CONFRONTATION

Camus et Bonhoeffer avaient tout pour s'affronter, du moins dans les idées et les convictions. Ils étaient contemporains, à quelques années près; tous les deux penseurs et écrivains exposés à la barbarie nazie; tous les deux entièrement occupés à comprendre le monde et à lutter pour la justice; tous les deux enfin se voulant solidaires des hommes, au nom d'une conviction à l'exact opposé de celle de l'autre.

Albert Camus, né en Algérie, partage sa vie entre son pays d'origine et la France, et, pendant la guerre, s'engage dans la Résistance. Dans son action comme dans

ses livres, il milite pour un humanisme athée, non religieux. Il accuse en particulier la foi chrétienne de favoriser la fuite hors d'une réalité vouée à l'absurde, et d'offrir un refuge dans une éternité consolatrice et illusoire.

Dietrich Bonhoeffer, pasteur et théologien allemand, ne cache pas, dès les années 30, son opposition à Hitler. Il participe activement en 1944 au complot qui devait mettre le dictateur hors d'état de nuire plus longtemps. L'échec de cette entreprise lui vaut d'être jeté en prison et pendu en 1945, à la veille de la fin de la guerre. Il n'a pas quarante ans, et a déjà développé une pensée théologique vigoureuse et originale. Dans le droit fil de l'Évangile, il défend une foi chrétienne qui se distingue de toute religion. Le Christ ne nous offre pas d'échapper aux réalités humaines. Au contraire, par son incarnation, Dieu s'approche des hommes, de tous les hommes, et s'identifie à

leur condition. Être chrétien, c'est être un homme avec et pour les autres.

Camus et Bonhoeffer ne se sont, de leur vivant, jamais rencontrés. Le mérite de ce livre est de provoquer aujourd'hui leur confrontation. Il montre que celle-ci est en quelque sorte dépassée. Tous deux poursuivent le même but: rendre à l'homme sa dignité. Mais ils ne se réfèrent pas à la même conception de Dieu. Le premier le confine au ciel; le second le voit au milieu de nous.

La critique du christianisme conduite par Camus est à prendre au sérieux. Elle reste pertinente dans la mesure où la foi chrétienne éloignerait les croyants de la réalité du monde contemporain. Nos Églises n'offrent-elles pas trop souvent le flanc à cette objection? Bonhoeffer y répond en montrant comment il faut aujourd'hui être des chrétiens «non religieux». Sa théologie est plus que jamais d'actualité dans ce monde où, comme le montre Arnaud Corbic, «l'incroyance est entrée dans le paysage de la foi», où les croyants, face à la prolifération des idéologies et des religions, doivent, pour être fidèles au Christ, Dieu fait homme, vivre pleinement la vie terrestre.

Ce livre inaugure avec bonheur une nouvelle collection chez *Labor et Fides: Intersections*. On y trouve déjà deux autres titres: une réédition de «*Jésus et Paul*» de Christophe Senft; et, de James H. Cone, théologien noir américain: «*Malcolm X et Martin Luther King, même cause, même combat*».

Michel de Montmollin ■

Arnaud Corbic,

Camus et Bonhoeffer,

Ed. Labor et Fides, 2002

LEÇON DE CHOSES...

Tout commence par un souvenir d'enfance. Une enfance que Jean-Bernard Vuillème a passée à La Chaux-de-Fonds, dans les années 50. C'est un matin, tôt, trop tôt; il fait froid, et la mère de l'auteur, privée du loisir de faire traîner les choses, vient réveiller son fils. La fenêtre s'ouvre sur l'air hivernal qui transit le garçon, et sur le bruit, tout aussi glacial, de l'abattoir municipal, situé à proximité. Il fait encore nuit, et certains bouchers ont déjà commencé leur travail...

Vuillème n'a pas oublié le caractère brutal de cette entrée dans la journée, pas plus que la violence contenue que recèle

ce bâtiment où la mort est programmée de manière industrielle. Avec rationalité et hygiène. En s'efforçant de faire fi de tout sentiment. Le livre mêle impressions et considérations personnelles à des faits et discours historiques. Le lecteur saute ainsi, au gré d'une mosaïque savamment agencée, du regard de l'architecte qui a conçu l'édifice, à celui des hommes de terrain, baignant dans le sang, les tripes et les cris, en passant par celui, plus théorique, plus extérieur, des politiciens ambitionnant de faire triompher le progrès. Le tout est transcrit par

un narrateur, adulte, qui, le temps du récit, revisite avec intensité certaines émotions marquantes de son enfance. Ainsi, le spectacle de l'abattage, «volé» à travers un petit trou dans une vitre opaque: l'œil du gosse qui voit les bêtes pressentir leur fin imminente, qui sent (ou imagine) leur peur... Et ce même œil, quelques décennies plus tard, qui retourne sur les lieux du choc. Et qui ne peut que confirmer l'implacable réalité: les odeurs qui imprègnent les murs, les vêtements, la peau; la lourdeur des animaux qui tombent; la stridence des couinements... Le texte de Vuillème est fort, très fort. Fort et interpellant. Fort par la gravité des scènes qu'il décrit, par le côté terriblement pragmatique des éléments pris en compte - à l'abattoir, une bête devient exclusivement un poids de viande! -; interpellant, car il s'adresse aux (sur)consommateurs de viande que nous sommes, en nous mettant face à l'intégralité de la chaîne de production. Et là, nous sommes loin des états d'âme: pour que le steak aboutisse dans notre assiette, il faut tuer! Un acte, un système qu'il nous arrange bien, souvent, d'ignorer.

Laurent Borel ■

Jean-Bernard Vuillème,

Meilleures pensées des Abattoirs,

édité grâce à l'Association pour l'aide

à la création littéraire/ NE, 2002